

ANECDOTES HISTORIQUES

SUR LES PRINCIPAUX

PERSONNAGES

QUI JOUENT MAINTENANT UN RÔLE

EN ANGLETERRE.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez HARDOUIN, Libraire de S. A. S.

Madame la Duchesse de Chartres, au Palais-royal, sous les Arcades N^o. 14.

1785.

1609/ 5472.

ANECDOTES

HISTORIQUES

DE LA FRANCE

DE LA FRANCE

NOTA.

L'ANECDOTE qu'on lira, page 132, sur les Propositions prétendues que le Ministre de France fit faire au Lord Rodney, lors de son séjour à Paris, est aussi fausse que ridicule.

A LONDRE

chez M. de la Harpe, Libraire de St. J. B.

chez M. de la Harpe, Libraire de St. J. B.

chez M. de la Harpe, Libraire de St. J. B.

chez M. de la Harpe, Libraire de St. J. B.

chez M. de la Harpe, Libraire de St. J. B.





ANECDOTES HISTORIQUES

Nous trouvant à une époque où le nom de FOX, est devenu si célèbre & si intéressant pour chaque Anglois, & en même tems, un objet de curiosité pour toute l'Europe, nous espérons plaire au public en mettant sous ses yeux des mémoires concernant une famille, de laquelle est issu un homme, qui fait l'ornement de sa patrie autant qu'il honore l'espèce humaine. Comme nous voulons communiquer aux Lecteurs des anecdotes authentiques sur Mr. Charles Fox, nous croyons qu'il est à propos

1609/ 5472.

ANECDOTES

HISTORIQUES

SUR LES PRINCIPAUX

PERSONNAGES

NOTA.

L'ANECDOTE qu'on lira, page 132, sur les Propositions prétendues que le Ministre de France fit faire au Lord Rodney, lors de son séjour à Paris, est aussi fausse que ridicule.

A LONDRES

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787

chez M. H. B. N. 1787





ANECDOTES HISTORIQUES

Nous trouvant à une époque où le nom de FOX, est devenu si célèbre & si intéressant pour chaque Anglois, & en même tems, un objet de curiosité pour toute l'Europe, nous espérons plaire au public en mettant sous ses yeux des mémoires concernant une famille, de laquelle est issu un homme, qui fait l'ornement de sa patrie autant qu'il honore l'espèce humaine. Comme nous voulons communiquer aux Lecteurs des anecdotes authentiques sur Mr. Charles Fox, nous croyons qu'il est à propos

de les faire précéder par un abrégé de ce qui concerne ses ancêtres & sa famille; Cela pourra jeter un plus grand jour sur celui dont-il sera question, & du quel nous parlerons avec la dernière impartialité: en louant ses vertus, en admirant son éloquence & sa grande politique, nous ferons mention des vices qui ont obscurci sa gloire & sa réputation.

Etienne Fox, né en mil six cent vingt sept, quoique d'une bonne famille de Wiltshire, ne reçut de ses parens qu'une brillante éducation.

Il fut l'artisan de sa fortune, & c'est seulement par son mérite, qu'il est devenu la souche de deux familles nobles. Le Lord Clarendon, dans les mémoires de la rébellion arrivée de son tems, le nomme à la suite du Lord Perci, grand Chambellan de Charles II lorsque ce Prince étoit à Paris en mil six cent cinquante deux. Ensuite Etienne Fox fut

nommé Tresorier particulier de la maison du Roy : son integrité, son habileté ainsi que sa discretion, luy valurent cet employ de confiance.

Il suivit Charles II. pendant tout le tems que ce Prince fut obligé de s'absenter d'Angleterre, & ses talents dans les negotiations furent, d'un grand secours à son maître. La correspondance qu'il continuoît toujours avec les Royalistes en Angleterre, fut si exacte qu'il apprit la mort de Cromwel, six heures avant que cette nouvelle parvint à Bruxelles. Il la porta le premier au Roy pendant quil jouoit avec l'Archiduc Leopold & deux autres Grands d'Espagne. Lorsque ce Prince fut invité par les Provinces unies à faire une entrée publique à Breda, Etienne Fox & Edoard Walter furent envoyés pour en regler la cérémonie.

Au retablissement de Charles II. sur le throne d'Angleterre, il fut nom-

mé Trésorier des deux Regiments des Gardes, & enfin Trésorier Général de l'Armée lors de la guerre avec la Hollande.

Entre autres monuments de sa pitié, de son humanité & de sa charité, il contribua pour la somme de treize mille Livres Sterling à l'établissement de l'Hopital de Chelsea : ne pouvant, disoit-il, voir un Soldat qui a risqué sa vie pour la patrie, être réduit à mendier.

Le Roy Jacques II. à son avènement au trône en mille six cent quatre vingt quatre, luy conserva sa charge auprès de sa personne & en mille six cent quatre vingt six le nomma un des Lords de la Trésorerie.

Quelque tems après, ayant soutenu que la Religion Catholique étoit incompatible avec la constitution d'Angleterre, il fut déchu de ses emplois ; cette disgrâce fut passagère, car il les reprit

après l'événement de la maison d'Orange à la couronne.

De son premier mariage il ne resta de vivant, après la mort de son fils Charles Fox, membre pour Salisbury, que trois filles dont une épousa le Lord Cornwallis d'où descend la maison de ce nom & un autre épousa le Comte de Northampton.

En mille sept cent trois, Etienne Fox épousa en seconde noce, à l'âge de Soixante & seize ans, Christine fille de Charles Hope Ministre de Nasely dans la province de Lincoln, fille de la plus grande beauté & du plus heureux naturel; de ce mariage il en eut deux fils, Etienne Comte d'Ilchester, Henry Lord Holland, & deux filles dont l'une épousa le second fils du Lord Digby, du quel descend la famille de ce nom.

Etienne Fox après avoir parcouru une carrière peu commune & avoir été créé Baronnet par Charles II, laissa une fa-

mille illustre apres lui pour succéder à ses vertus & à ses talents ; il mourut agé de quatre vingt dix neuf ans en mille sept cent seize. Etienne fils aîné du précédent fut élevé à la dignité de Comte d'Ilchester en mille sept cent quarante deux, & epousa Miss Stangways Horner fille d'une fortune immense, née dans la province de Sommerset, de la qu'elle il eut trois fils & six filles ; l'ainé Henry le present Comte d'Ilchester epousa Miss Grady.

Le second Etienne Digby Fox Stangways, Major dans l'Armée Angloise fut fait prisonnier à l'Affaire de Sarotoga.

Louise Stangways mariée à Guillelme o'Brien ---- Gentilhomme d'une famille ancienne d'Irlande, qui ayant obtenu des terres considerables dans la province de Newyork en amerique , s'embarqua avec son epouse pour en aller prendre possession ; il fut chargé

de quelques commissions de confiance, dont il s'acquitta avec beaucoup de Zele; Lady O'Brien surtout, se distingua de son sexe par son courage; elle ne voulut jamais abandonner son mari, & le suivre meme dans des expéditions les plus pénibles & les plus fatigantes, dans l'intérieur de l'Amérique, parmi les nations sauvages. Nous ne nous ferions pas étendus sur cette Branche de la famille de Fox, s'il ne nous avoit pas paru aussi extraordinaire qu'admirable que dans une famille de ce rang, deux sœurs se soient engagées à quitter leur pays, leurs amies & les plaisirs presque nécessaires à leur âge, pour suivre leurs maris, dans un pays inconnu, pendant une guerre qui les exposoit à des fatigues cruelles, à des dangers en traversant, une partie des pays déserts de l'Amérique septentrionale. C'est un exemple trop rare de l'amour conjugal pour croire que cette anecdote

& la fuivante, puissent ne pas être lues avec plaisir.

Lady Henriette, une autre fille du comte d'Ilchester, & sœur de Lady O'Brien, epousa Jean Dyke acland fils du Baronnet de ce nom, qui suivant son gout pour le militaire accepta un Brevet de Major dans l'armée qui servit en Canada; Lady Acland y suivit son mari en mille sept cent soixante & seize, à l'ouverture de la campagne de l'année suivante; ce fut avec bien de la peine que le Major l'engagea de ne pas le suivre à l'affaire devant Ticonderoga, mais le jour apres cette action ayant appris qu'il étoit blessé elle traversa le lac Champlain pour aller luy donner ses soins.

Après le rétablissement de son mari, Lady Henriette ne voulut plus le quitter malgré le danger & les fatigues, qui pouvoient suivre l'exécution d'un tel projet,

l'affaire qui suivit le passage de la rivière du Hudson, fut assés sanglante; Lady Acland pendant cette action, n'avoit d'autre azilę qu'une misérable Cabane, qu'elle fut encore obligée de partager avec les blessés qui y étoient amenés du champ de Bataille, comme le lieu le plus commode pour un Hopital. On ne se représente pas sans peine, les maux qu'une femme jeune, élevée dans l'aisance des Grândeurs, à pu souffrir dans une même Cabane avec des mourans, témoin des plaintes & des gémissemens qu'arrachoit à ces malheureux l'instrument du Chirurgien; & d'un autre coté entendant cette forte canonade & ce feu continuel, dont chaque coup retentissoit dans son cœur incertain & allarmé sans-cesse sur le sort de son mari. Dans la même situation, se trouvoient encor trois autres Dames; Madame la Baronne de Riedesel, la femme du Major Harnage & celle

d'un autre officier ; mais les deux dernières ne furent d'aucun secours à Lady Henriette ; car le Major Harnage fut apporté dangereusement blessé, & on apprit presque aussitôt la mort du Lt. Heynell. La situation de ces quatre Dames dans cet Hopital, présente un tableau unique. Pendant l'affaire du sept Octobre Lady Henriette, encore spectatrice de toute l'action, prépara son cœur, avec sa douceur ordinaire, à de nouvelles infortunes, & sa destinée voulut quelles devinrent toujours plus grandes ; avec la malheureuse nouvelle de la défaite des anglois dans cette affaire, elle apprit que le Major Acland, avoir été blessé & fait Prisonnier. Le jour & le lendemain furent passés dans les larmes avec ses autres compagnes, elles n'eurent encore d'autre azile que celui des blessés ; pas même une tente ni la moindre Hutte ; jusqu'au tems que le Général Bourgogne luy procura du Général Gattes un passe-

port aller soigner son mari, & il luy donna pour l'accompagner Monsieur Brudnell aumonier de l'Artillerie. Le Général Bourgogne en racontant le fait dit, qu'il n'a jamais pu comprendre comment, il étoit possible qu'une femme dans la situation où se trouvoit lors Lady Acland, put se résoudre à passer chez l'ennemi sans sçavoir, dans quelle main elle pourroit tomber, à l'entrée de la nuit & par un tems affreux; & qu'il n'avoit pas été en état luy même de luy procurer des secours, pas même un verre de vin, que tout ce qu'il avoit pu pour elle avoit été de lui faire préparer une petite Chaloupe ouverte, pour passer chez l'ennemi, avec une lettre de recommandation pour le Général Gattes, mais le fort n'avoit pas encore cessé de tourmenter cette infortunée; la nuit étoit déjà avancée lorsque la Chaloupe arriva aux avant-postes des américains; quelques choses qu'ait pu dire Monsieur Brudnell jamais les sentinelles avancées

ne voulurent luy permettre de prendre terre avant le jour, ainsi il fallut au milieu d'une nuit froide & pluvieuse, se résoudre à voguer sur les eaux du Hudson pendant sept à huit heures, sans nourriture & sans aucune couverture. Non seulement il est inonçable qu'une femme de la délicatesse de Lady Acland ait pu supporter ces fatigues ; mais encore plus surprenant parceque pendant ce tems elle étoit dans un état, dans le quel les tendres soins, toujours dus aux femmes, leurs deviennent encore bien plus nécessaires.

Après son retour en Angleterre, Lady Acland perdit son mari qui mourut à Bath, de la suite de ses blessures.

Henry Fox second fils du Comte d'Ilchester, fut créé Pair d'Angleterre par le Roy George III, sous le nom de Lord Holland ; de son mariage avec la fille du Duc Charles Richemond, il eut 1^o. Etienne mort en mille

sept cent soixante & quatre, qui laissa un héritier de son nom, 20. Henry mort en bas âge, 30. Charles Jacques, qui fait le sujet de ces mémoires & Henry Edouard à présent Colonel au service anglois.

Charles Jaques Fox troisième fils du Lord Holland, reçut sa première éducation au college d'Eton, par les soins du docteur Bernard, & le docteur Newcombe à présent Evêque de Waterford en Irlande, fût son tuteur. Ses progrès furent rapides, comme on avoit lieu de l'espérer d'un sujet pour lequel la nature avoit été si prodigue en génie. On remarqua de bonne heure en luy, cette heureuse assurance que ne donnent pas toujours les talens acquis, mais qui fut en quelque façon l'effet de l'indulgence de son pere, qui appercevant en son fils tout le brillant & la force des qualités, qui le distinguent encore tous les jours; ne manqua

pas de le seconder autant qu'il fut en son pouvoir il encouragea sa hardiesse en le traitant toujours, non comme son enfant mais comme son ami, même dès l'âge le plus tendre. Sa foiblesse pour luy fut portée au point de lui permettre de lui donner des avis dans toutes les affaires les plus importantes, on assure même, qu'un jour, dans le tems que le Lord Holland, étoit secrétaire d'état, il venoit de finir des dépêches de très grande conséquence, lorsque son fils entra dans son cabinet, prit une lettre qui étoit sur sa table pour être cachetée, & l'ayant lue avec attention, il dit qu'il n'en approuvoit pas le contenu & la jeta aussitôt dans le feu ; l'homme d'état n'auroit pu contenir son ressentiment sur une affaire de cette importance, mais le père indulgent se contenta, sans faire paroître la moindre émotion, d'en écrire une autre. Charles disputa presque aussi-

tôt qu'il fut né, son pere lui communiquoit quelquefois les affaires qui s'étoient passées soit au conseil ou à la chambre-basse, contre les quelles il donnoit souvent des arguments fort embarrassants. Sa curiosité sur toute chose, le rendit importun par les questions qu'il ne cessoit de faire à ceux qui l'environnoient, & en exigeant des réponses & des raisons de la même maniere, fine & rusée qu'il à montré lorsqu'il s'est opposé au Ministère.

Partout ce que l'on raconté de l'enfance de cet homme ---- aujourd'huy si célèbre, on seroit tenté de croire qu'il étoit homme bien avant le tems marqué par la nature. Son esprit fut mâle dès le berceau, & sa curiosité insatiable le rendit toujours extrêmement passionné pour toute sorte de connoissance.

La trop grande foiblesse de son pere, ne pouvoit que laisser un vice dans son éducation. Aussi ses folies,

ses dissipations & sa passion pour le jeu , le rendirent aussi célèbre que ses talens pour l'éloquence & pour la politique. Il est aussi singulier que certain que ce grand homme, a dès sa naissance excité l'étonnement & l'admiration d'un chacun, même de ceux avec les quels il étoit le plus étroitement lié, ce qui contredit la maxime du grand Condé, qui disoit, que personne n'étoit un heros parmi ses valets de chambre.

Du collège d'Eton il fut à Oxford où son application fut si forte qu'il employoit neuf à dix heures du jour à la lecture. Les plaisirs & la dissipation dans la quelle il passoit ses vacances à Londres, ne l'empêchoit pas de retourner à Oxford dans le tems marqué, reprendre ses études. Une chose qui caractérise Charles Fox c'est l'aisance avec la quelle il quitte ses plaisirs & le jeu qui à tant d'attrait pour lui, pour retourner aux affaires les plus épineu-

ses, il semble même que ce soit avec une satisfaction qui ne peut être que le résultat de la raison & de la réflexion. Au sortir d'Oxford son éducation fut complétée & terminée par les voyages, au retour des quels, il fut bientôt célèbre par sa prodigalité, par ses folies & son goût pour la parure, ainsi que par sa passion excessive pour le jeu; il poussa le luxe dans les habits si loin, que c'est à lui que les petits maîtres Anglois sont redevables du renouvellement des talons rouges. Mais pendant qu'il couroit avec tant de précipitation dans la carrière des plaisirs, il n'oublia jamais de cultiver son génie & les talens dont la nature l'avoit favorisé avec tant de profusion.

En mille sept cent soixante & huit, Monsieur Fox, alors âgé de dix-neuf ans fut élu membre du Parlement pour Michwist dans la province de Sussex. Cette élection que son âge rendoit

illegale, fut cependant confirmée, soit parceque son âge fut ignoré, du comité, ou, plus probablement, que ses grandes protections eurent assez de crédit pour la faire valoir. Il vint donc, en conséquence s'asseoir au milieu des membres de la chambre basse.

Ce fut dès ce moment que ses grands talents firent époque; à peine placé au parlement il commença à faire entendre sa voix, à surprendre par son éloquence facile & persuasive; il l'employa dans presque tout les débats qui y furent agités.

A même de rendre ses talents utiles au public, il fut pénétré de cet enthousiasme qui caractérise les grands hommes, & son génie, alors dans son jour, étonna & surpassa même l'idée que s'en étoient formés les plus grands admirateurs. Son premier discours à la chambre, fut un Chef d'œuvre d'Eloquence, qui joignoit à la clarté des idées, la justesse la plus profonde.

Une des choses remarquables dans l'esprit de Monsieur Fox, c'est qu'il faisoit le point du débat avec une habileté presque sans exemple, & qui n'égalait que la facilité avec laquelle il sçait l'expliquer, le dégager & le renforcer en même tems, qu'il expose, avec tant de persuasion, la foiblesse, l'absurdité & les sophismes de ses adversaires.

Le Ministère sensible au mérite de Monsieur Fox, dont les talents étoient uniques pour son âge, lui donna une place de Trésorier, chargé de payer les pensions des veuves & des Officiers provinciaux, & en mille sept cent soixante & dix il fut nommé un des Lords de l'Amirauté.

Son caractère bouillant & hardi, ne pouvoit que lui faire beaucoup d'ennemis; & c'est ce qui le brouilla avec le Lord North en mille sept cent soixante & douze : mais le ministre sentant combien il étoit important pour lui de

se concilier un homme, qui avoit tant d'influence au Parlement, se raccommo-
da avec lui & l'engagea par là à conti-
nuer d'être un des zélés défenseurs de
l'administration ; cependant quelques
tems après il quitta ce parti pour se
déclarer ouvertement dans celui qui lui
étoit opposé. On ne peut assurer au ju-
ste les raisons qui l'engagerent à cette
démarche, une fut qu'il eut encore à
se plaindre du ministre ; & on peut
encore en trouver une autre dans le
caractère bouillant de Monsieur Fox,
qui le portoit à faire une révolution,
à être Chef de parti, ce qui ne pou-
voit être en restant attaché au Ministre
dont le pouvoir l'obcurcissoit trop
pour qu'il put espérer de percer.
Quelques aient été ses motifs, son chan-
gement lui attira de la part du Lord
North la lettre suivante qu'il reçut au
moment où il étoit assis au Parlement
sur les bancs des Lords de la Trésore-

ric, (dignité à la quelle il avoit été élevé quelque tems auparavant,) & à côté même du ministre.

„Sa majesté à jugé à propos d'établir une nouvelle commission pour la „Trésorerie, & je n'ai pas apperçu „votre nom sur la liste de ceux qui „doivent remplir les offices.

Ce procédé ne pouvoit qu'aigrir extrêmement Monsieur Fox, aussi fut-il toujours depuis ce tems dans le parti opposé à l'administration & l'ennemi implacable du ministre: mais ce fut dans les affaires qui concernoient l'Amérique qu'il montra plus particulièrement sa haine contre le Lord North. Son esprit bouillant, qui ne lui permettoit aucunes bornes dans la chaleur du débat lui attira bien souvent le désagrément d'être insulté publiquement & personnellement, ce fut à l'occasion de quelques insultes pareilles qu'il eut une af-

faire avec Monsieur Adam dans laquelle il fut blessé.

Avec son changement de parti, il en parut un total dans ses manières; dès ce moment il affecta, contre sa coutume, une grande indifférence pour le luxe; à son élégance & sa richesse dans les habits, il substitua la plus grande simplicité; heureux si en abandonnant ce ridicule, il eut aussi renoncé au délire de sa passion pour le jeu pour ne se dévouer plus qu'entièrement aux devoirs de son état, pour lequel il possédoit des qualités si éminentes.

Monsieur Fox n'a pas l'extérieur d'un Orateur, il est de petite stature & à l'air mal propre. Sa voix naturellement désagréable le paroît encore plus pas sa négligence à scavoir la ménager: il ne connoit ou affecte de ne pas connoître les gradations de la voix qui rendent un discours intéressant, & qui font une partie de l'art de l'éloquence.

Personne ne possède, à un plus haut degré les talents qui forment un grand politique; & il paroît qu'il s'est toujours appliqué à en tirer un bon parti. Quoique englouti, pour ainsi dire, des fa plus tendre jeunesse, dans la dissipation & dans les plaisirs, Monsieur Fox n'eut cependant jamais les foiblesses, qui dans la plus part des jeunes gens énervent les facultés intellectuelles; & qui occasionnent ces langueurs qui succèdent ordinairement à la trop grande gayeté des plaisirs outrés. La débauche du vin, ce vice crapuleux, qui abrutit l'homme autant qu'il le dégrade, lui fut inconnu; il ne parut jamais être panché du côté d'une jouissance immodérée des femmes, & si cette passion entra quelque fois dans son cœur, elle y fut bientôt étouffée par celle du jeu qui est la seule qu'il ait poussé à un excès incroyable, & qui fut dans tous les tems son unique délassement;

passion affreuse qui n'a cessé & ne cesse encore de ternir sa gloire, qui le plonge plusieurs fois de l'opulence la plus grande, dans la misère la plus profonde: à sa grande fortune & au grand nombre de ses amis, succèdent les besoins & une foule innombrable de créanciers & d'usuriers; mais il étoit réservé à ce génie transcendant de trouver dans les disgrâces & dans l'état affreux où l'avoit plongé une inconduite presque sans exemple, au lieu du désespoir qui auroit dû en être la suite, un aiguillon & une émulation pour se rendre célèbre. Car il est constant que sa situation malheureuse l'a seule disposé à quitter le parti du ministère, pour suivre celui qui lui étoit opposé. En entrant séparément dans les grandes affaires du Royaume il espéroit de faire [introduire des innovations à la faveur desquelles il pourroit former la révolution qu'il méditoit,

& dont le projet lui à paru d'autant plus possible, que la perte & la guerre d'Amérique venoit de jeter la nation dans des dettes immenses, capables de faire pronostiquer sa ruine totale; & que son influence dans les parlemens prenant de nouveaux accroissemens, avoir eu bien de la part à ce désastre, surtout dans le peu de tems qu'il fut placé au ministère sous le Lord Rockingham. Après la paix, les esprits, auparavant attentifs aux événemens de la guerre tournèrent leur attention sur l'état déplorable de la nation; le point de désastre dans le quel elle se trouvoit fit craindre une faillite, vu l'impossibilité démontrée de pouvoir faire honneur à l'immensité des dettes, & Monsieur Fox à qui cette faillite parut inévitable, saisit cette occasion pour satisfaire sa haine contre l'administration aux fautes de la quelle il attribua entièrement le malheur public, que son élo-

quence à en peindre la force, rendit encore plus pressant. Parvenu lui même pour la seconde fois au ministère, ce fut à l'autorité royale qu'il porta indirectement ses coups. Quoiqu'il n'en soit pas encore venu à proposer ouvertement une banqueroute totale, ou croit cependant appercevoir qu'il ne croit pas possible d'éteindre par d'autres moyens la dette nationale. Heureusement qu'il a manqué de fermeté pour frapper un aussi grand coup ; d'ailleurs, son insatiable passion pour le jeu & les autres vices de son caractère, qu'il ne s'est pas assez appliqué de cacher, lui ont enlevé pour jamais la confiance publique. Tout le monde admire & rend justice à son habileté ; mais personne en particulier ne desire de le voir employé.

Son génie fécond supplée à la profondeur de ses connoissances , son expression est pleine & énergique, la vo-

lubileté de sa langue est telle qu'elle agit en proportion de vitesse avec sa conception, les arguments sortent en foule de sa bouche, avec une force irresistible & qui ne permet pas à celui qui l'écoute, de le suivre dans sa marche. Il possède à un grand degré de perfection, l'art de la discussion & a le talent de donner une tournure si insidieuse aux opinions de ceux qui lui sont opposés que l'on est tres long tems avant de percer le nuâge qu'il met devant elles pour les déguiser. l'Esprit le plus étendu ne peut résister à la force du sien ; il sçait peindre la vérité avec tant d'art qu'il l'a dit sans aucun risque dans toute son étendue à ceux contre lesquels il employe son éloquence qui ne manque jamais de produire l'effet qu'il s'est proposé. Il épouvante la chambre basse, chacun ressent l'effet d'un certain effroy qu'il communique à son voisin, & cela mêlé à la

force de son élocution, le fait réussir dans presque tout ce qu'il entreprend. Avec de telles qualités, il se seroit déjà élevé au plus haut point de la gloire, si les raisons que nous avons déjà rapportés plus haut, n'avoient mis un obstacle à sa trop grande ambition.

La célérité avec la quelle Monsieur Fox, expédie les affaires, à étonné plusieurs fois ceux qui étoient employés sous lui dans le même département; ils étoient forcés d'avouer qu'ils ne pouvoient pas comprendre comment cela étoit possible dans un homme. Les Cours étrangères furent toujours très satisfaites de la manière prompte & claire avec la quelle il traitoit avec elles, & particulièrement pendant le peu de tems qu'il fut Secrétaire d'état en mille sept cent quatre vingt deux; il s'acquitt par là, la plus haute réputation en Europe.

Tel est l'homme célèbre que nous avons tâché de faire connoître dans ces

essays ; tout chez lui est poussé à l'extreme, talents, génie, vertus & vice ; & c'est ce même homme que les défenseurs zelés de son parti, ont qualifié, *the man of the people*, l'homme du peuple : l'avenir nous apprendra seul, si Monsieur Fox mérita jamais un titre aussi pompeux, que jusqu'à présent on ne lui peut donner, sans être accusé de partialité.



ANECDOTES HISTORIQUES

DE GUILLAUME

COMTE DE SHELBURNE

Fitz maurice Baron de Dunkeron, fut crée en mille sept cent cinquante & trois, Comte de Shelburne en Irlande, & en mille sept cent foixante, pair d'Angleterre sous le titre de Lord Wycombe; il mourut l'année suivante, laissant deux fils; Guillaume, le sujet de ces mémoires & Thomas actuellement membre du Parlement.

Guillaume à présent Comte de Shelburne, nacquit en mille sept cent trente & sept, & ayant reçu une éducation militaire, servit avec distinction jusqu'à la fin de l'avant dernière guerre, pendant la quelle il obtint le grade de Colonel & fut nommé un des aide de

camp du Roi, & fut ensuite élevé au Rang de Lieutenant Général. Son pere étant passé, à la chambre haute, il remplit une place au parlement comme député de Wycombe.

Le vingt d'Avril mille sept cent soixante & trois, il fut nommé conseiller, privé & premier commissaire pour le commerce & les colonies. Cette place n'étoit pas dans ce tems, ce quelle étoit peu avant la dernière paix ; c'est-à-dire subordonnée au secretaire d'état au département des colonies. Au contraire celui qui la remplissoit étoit regardé comme un ministre dont le département étoit un des plus importants dans le gouvernement. Dailleurs le Comte de Shelburne, succédoit dans cette place au célèbre Charles Townshend qui l'avoit remplie avec le plus grand succès, & le tems ou il entroit en exercice, ne pouvoit être plus critique. La paix Générale venoit d'être

conclue, le commerce venoit de prendre un nouvel accroissement, & les interets de la nation devenant fort étendus par l'avantage que l'Angleterre retiroit d'une paix si glorieuse, demandoient dans celui qui les dirigeoit, des talens capables de les maintenir toujours dans le même état de gloire dans lequel il les avoit trouvés.

Il rendit dans cette place des services qui lui acquirent une grande réputation; & particulièrement par la protection qu'il accorda aux marchands & au négoce, ainsi qu'à tous ceux qui pouvoient contribuer à faire briller le commerce Anglois dans les deux indes.

Mais comme il occupa seulement cette place pendant cinq mois, le public ne put recueillir tout le fruit ni tous les avantages que lui auroient procuré les connoissances du Comte de Shelburne dans cette partie si intéressante pour la nation Angloise. Il avoit

hérité d'un de ses ancêtres le Chevalier Petti, un amour & un enthousiasme pour le commerce dont-il paroît qu'il a connu les intérêts à fond.

Au changement du ministère arrivé en mille sept cent soixante & six, le Comte de Shelburne, à la recommandation du Comte de Chatham, fut nommé secrétaire d'état au département méridional, dans lequel il agit avec autant de fermeté que d'habileté: ce fut pendant qu'il occupoit cette place qu'il fit tout ses efforts pour engager l'Angleterre à soutenir la cause de la Corse contre la France, ce qui lui fit un fort parti, dans les partisans zélés des droits & des libertés de l'homme.

En mille sept cent soixante & huit il se retira du ministère & vécut presque entièrement éloigné des grandes affaires, jusqu'au mois de mars mille sept cent quatre vingt deux, qu'il y fut de rechef appelé & décoré del'Ordre

de la jarretière. Après la mort du Marquis de Rockingham, arrivée quelque mois après, il fut désigné pour lui succéder à la place de premier Lord de la Trésorerie, office qui lui donnoit le même pouvoir à-peu-près, que celui de premier ministre.

Malheureusement, à son élévation à ce poste important le Comte de Shelburne trouva les affaires publiques dans l'état le plus déplorable; ces heureuses circonstances, sans la réunion des quelles la nation ne pourroit soutenir son ancienne splendeur, lui manquoient: il ne put, d'ailleurs étouffer les divisions effrayantes des différents partis, & toujours voulant le bien, il fut obligé de voir chaque jour, tomber quelques feuilles des lauriers que cette nation célèbre, s'étoit acquis & s'étoit conservés avec tant d'honneur pendant plusieurs siècles.

Dans sa personne, le Comte de Shelburne est de moyenne & épaisse

taille. Il possède des talents peu communs & cultivés avec soins par la meilleure éducation, & par son application continuelle à étudier le cœur de l'homme, & les intérêts les plus étendus & les plus variés de sa patrie. Il possède une éloquence male qu'il employa quelquesfois à arrêter la corruption qui commençoit lentement à influer dans le gouvernement, ainsi qu'à affermir la foible mais sage & vertueuse administration.

Sa générosité fut telle, qu'à l'instar de l'immortel Comte de Charham, il paya de sa propre bourse, des renseignements secrets qu'ils étoit obligé de se procurer dans des affaires importantes de l'état. Le choix de ses amis fut toujours fait avec un discernement sans égal, & particulièrement de ceux qu'il jugeoit propres à soutenir ses opinions au Parlement.

En soutenant son Rang avec dignité, le Comte de Shelburne fut toujours d'un accès facile, poli & affable pour tout le monde, paroissant également formé pour paroître dans la pompe des cours ou dans la retraite du Philosophe. Sa matinée étoit employée pendant qu'il fut au ministere, à donner des audiences publiques, ensuite il passoit à son bureau ou il restoit autant de tems que les affaires le demandoient. Le Roi avoit coutume de dire qu'il étoit souvent obligé d'attendre le Lord North une demi heure avant qu'il ne vint, mais que l'exactitude du Comte de Shelburne lui faisoit toujours devancer le tems ordinaire du Conseil. Il ne dina jamais avant d'avoir terminé ses affaires, autant que cela fut en son pouvoir, ne travaillant plus après son diner qui est à cinq heures, & ou il très gay mais très frugal, excepté ce pendant lorsque le Lord Nugent est avec lui

alors il est excité à en suivre l'exemple. Le soir après avoir passé quelque tems dans la société il se retire dans son cabinet pour y lire les lettres qu'il a reçues & ensuite se couche à minuit.

Le Comte de Shelburne se maria en mille sept cent soixante & cinq, avec Lady Sophie Carteret, fille du feu Comte de Granville, de la quelle il a un fils, Jean Henry Vicomte Fitzmaurice. Son Epouse étant morte en mille sept cent soixante & onze, il se remaria en mille sept cent soixante & huit avec Lady Marie Fitzpatrick, Sœur du Comte d'Upper ossory, & nièce de la Duchesse Douairière de Bedford.



ESSAY SUR LE CARACTERE

D E

MONSIEUR BURKE.

Monsieur BURKE est un génie de la première classe, membre du Parlement & l'ami intime de Monsieur Fox.

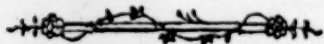
A une imagination des plus brillante, il joint un esprit également formé, mais qu'il emploie souvent mal; son jugement n'est pas égal à son imagination; il est très égoïste & se trouve presque toujours enchaîné par ses propres intérêts. La fermeté manque à Monsieur Burcke pour devenir indépendant. Ses grands talents, dont-il devrait faire usage librement, sont resserrés, par son attachement aveugle pour un parti; il est esclave des systèmes qu'il adopte & qu'il croit être les siens. Mais s'il pouvoit étouffer en lui

ce penchant excessif pour les factions, il feroit l'admiration de tous les hommes & tiendroit une place parmi les prodiges de la nature. Le caractère de Monsieur Burke est un mélange de bonnes & de mauvaises qualités ; & il est à désirer qu'il remplisse l'intention de la nature qui, ne le combla de ses dons avec tant de profusion que pour qu'il les employât au service de sa nation & au bien Général de ses compatriotes. Messieurs Burke ne manque jamais de faire, pour employer ses talents éloquens, des objets capables d'exciter de la terreur ; dans sa théorie politique il prévoit des événements sur les quels il jette des allarmes dans l'esprit de ses auditeurs, & qu'il augmente encore par la peinture ontrée des Dangers qui dans le vrai n'existent & n'existeront peutêtre jamais que dans ses opinions frivoles. Monsieur Burke a pour principe d'être toujours opposé au mini-

stere soit qu'il soit juste ou injuste.

Ce fut lui qui proposa à la chambre basse la réformation projetée par le Comte de Shelburne; mais rétrécissant son plan par les idées qu'il avoit puisées dans la réquête de la province d'York, ou vit qu'au bien général pour le quel le projet avoit d'abord été formé, on avoit substitué des vues particulières.

Monsieur Burke proposa cette réformation avec tout la force dont il est capable, & soutint le projet avec tant d'éloquence que l'on auroit alors cru qu'il étoit le plus zélé patriote.



ANECDOTE HISTORIQUE
DU DUC
DE
RICHMOND.

A l'ouverture d'un nouveau Parlement, tous les yeux sont fixés, sur ceux qui y tiennent un rang distingué : ceux qui dans les deux chambres, se sont faits un nom dans la session précédente, attirent surtout l'attention du public.

Le grand talent du Duc de Richmond pour l'art de l'orateur, est aussi connu que la grande pénétration de son esprit, & sa persévérance à faire des recherches utiles à ses connoissances.

Il se distingua d'abord dans le service, pendant la guerre d'Allemagne, mais après la paix il le quitta pour se dévouer totalement aux devoirs que lui

imposoit son rang comme pair d'Angleterre. Il eut toujours une très grande influence dans ces grands débats qui font dans son pays l'âme du corps politique. Le Duc de Richmond naquit à Londres le vingt deux fevrier mille sept cent trente cinq. Le quinze de Septembre mille sept cent cinquante il s'embarqua pour la Hollande, & après avoir passé à Hanovre où étoit alors le Roi d'Angleterre, il continua ses voyages dans les différentes parties de l'Europe, A son retour il fut fait Capitaine dans le Regiment du Lord Bury, & ensuite en mille sept cent cinquante huit Colonel du soixante & douzième Regiment qui fut réformé après la guerre.

Le Duc de Richmond fut présent à la bataille de Minden & étant du nombre des Officiers de la suite du Marquis de Granby dont la bravoure mérita les plus grands eloges, il reçut à ce sujet du

Prince Ferdinand des compliments les plus flatteurs.

Il se maria avec Lady Bruce fille du feu Comte d'Aylesbury, en mille sept cent soixante trois, il fut nommé Lord Lieutenant & *Custos Rotulorum*, du Comté de Sussex ; en mille sept cent soixante cinq il fut envoyé en ambassade en France à la place du Comte de Hedfort, & au mois d'Octobre suivant il entra au Conseil Privé.

Le Duc de Grafton alors un des principaux Secrétares d'état, ayant résigné, il le remplaça en mille sept cent soixante six, & occupa ce poste jusqu'au mois de Juillet de la même année qu'il s'en démit & y fut remplacé par le Comte de Shelburne,

En mille sept cent soixante & dix, il fut élevé au rang de Lieutenant Général, & ayant, pendant la guerre d'Amérique, contribué à lever un Regiment de milice dans la province de Sussex il en fut nommé le Colonel.

Le Duc de Richmond s'est non seulement distingué dans le service & dans le Parlement, mais encore est il connu pour être un grand amateur & un généreux protecteur des sciences & de beaux arts.

Mais telle est la destinée attachée à la nature humaine; un homme quelque grand qu'il soit, & quelque soit le nom qu'il se soit acquis, il y a toujours dans sa vie quelques anecdotes qui en diminuent la gloire, & dont le ridicule augmente en proportion du rang qu'il occupe. Avant de donner les lettres suivantes, nous croyons nécessaire de rapporter ce qui y a donné lieu. Pendant le tems que le Lord Rawdon & le Colonel Balfour commandoient à Charlestown, un nommé Isaak Haynes, avoit quitté le service Americain, & s'étoit rendu dans le parti du Roi pour lequel il presta le serment ordinaire de fidélité; on lui donna ensuite un détachement à

commander, mais abusant de la confiance qu'on lui avoit montré, peut-être un peu trop indiscretement, il quitta son poste & emmena avec lui chez les ennemis, ceux de son détachement qui voulurent le suivre. Malheureusement pour lui il fut fait prisonnier quelque tems après, & conséquemment aux Loix militaires, le Lord Rawdon ordonna un conseil de guerre pour le juger: son crime que les circonstances, dans les quelles les affaires du Roi se trouvoient alors, aggravoient encore, parut trop atroce pour être pardonné; en consequence il fut condamné à être pendu & la sentence fut exécutée le quatre d'Aoust mille sept cent quatre vingt un.

La nouvelle de cette affaire, étant parvenue en Angleterre, le Duc de Richmond la representa à la Chambre haute comme une action inhumaine, tyrannique & un abus du pouvoir dans

les Officiers commandants. Il s'efforça de faire voir que les fuites de cette affaire pouvoient devenir de la plus grande importance, par la proclamation du Général Green dans la quelle il menaçoit d'user de représaille. Enfin la manière avec la quelle la chose fut agitée en Parlement par le Duc de Richmond, fut des plus injurieuses pour le Lord Rawdon & attaquoit trop vivement sa réputation pour qu'il ny fit pas une sérieuse attention. C'est ce qui à donné lieu aux lettres suivantes entre ce Duc & cet Officier distingué.

*LETTRE du Lord RAWDON
au Duc de RICHMOND. Jeudi à
sept heures du soir le vingt un Fevrier
mille sept cent quatre vingt deux.*

MYLORD,

La manière peu généreuse avec la quelle vous avez pris avantage de mon absence pour me deshonorer publique-

ment; à accéléré mon voyage d'Irlande dont je suis seulement arrivé dans ce moment. Lorsque les papiers publics m'apprirent, qu'il avoit été proposé dans la chambre des pairs de prendre des informations sur l'exécution d'Isaac Haynes, je craignis, il est vrai qu'il manquât de matériaux sur cette affaire pour pouvoir décider les opinions du parlement; mais connoissant la justice intacte & les sentimens d'honneur qui font la base des principes de ce Tribunal Souverain, je ne craignis jamais, qu'il fut permis aux fausses & aux malicieuses insinuations d'y ternir la réputation d'un Officier Anglois. La Chambre haute, selon mon espérance, ayant rejeté avec le mépris qu'ils méritoient les soupçons qu'on a voulu lui faire adopter; c'est à moi a présent à qui il appartient de venger l'atteinte qu'ont pu donner à mon honneur, des soupçons aussi injurieux & aussi publics.

D

Les expressions dont vous vous êtes servi, Milord, en agitant cette affaire, n'étoient pas nécessaires au sujet & dégradoient la dignité du sénateur, l'esprit de l'homme public & l'honneur du Gentilhomme ; enfin je crois les expressions de telle nature, qu'elles méritent à tous égards mon ressentiment. J'exige en conséquence de vous, Milord, que vous me fassiez une réparation publique, dans les termes que je dicterais, pour l'accusation scandaleuse que vous avez portée contre mon humanité, vertu qu'un militaire chérit autant qu'il estime la bravoure. Si vous aimez mieux, Milord, réparer avec votre Epée la noirceur de votre procédé, je faisirai avec bien du plaisir ce moyen de terminer cette affaire. Outre les raisons qui me regardent particulièrement, j'ai encore à venger l'honneur de mes camarades les Officiers qui servent en Amérique au quel vous

avez donné une atteinte, en affectant de craindre pour les conséquences qui pourroient résulter de la proclamation donnée par le Général Green.

Signé Rawdon.

RÉPONSE du Duc de Richmond au Lord Rawdon dictée par le Duc même au Lord Ligonier & envoyée Jeudi vingt un à neuf heures du soir.

Le Duc ne croit pas la lettre du Lord Rawdon acceptable. vu qu'elle est conçue en termes illicites. Mais cependant il déclare, que son intention n'a jamais été de faire usage d'aucunes expressions qui auroient pu-être regardées comme injurieuses & personnelles au Lord Rawdon ou qui auroient été susceptibles d'être mal interprétées; qu'il n'empêchera pas de s'informer auprès du Chancelier, quelle a été son opinion sur le sujet en question; & que si l'on peut trouver qu'il se soit servi,

D ij

dans le cours du débat, d'expressions injurieufes on préjudiciables à la réputation du Lord Rawdon, il confent à la premiere occafion de les défavouer & cela dans une feance du parlement; dans le cas toute fois que le Lord Rawdon, priera, dans des termes plus admissibles, le Duc de le faire. Que le Lord Rawdon, n'ayant fpecifié aucunes des expreffions dont il avoit à fe plaindre, le Duc ne pouvoit à prefent lui donner d'autre réponfe.

REPLIQUE du Lord Rawdon à la lettre précédente, le même foir à dix heures.

Le Lord Rawdon ne veut point admettre qu'il y ait dans fa lettre, des termes illicites, après la liberté avec laquelle le Duc de Richmond s'eft permis d'attaquer fon honneur. ---- Le Lord Rawdon ne fe plaint pas de quelques paroles en particulier, mifes en ufage par le Duc : mais il fe plaint de

route la procédure en général, laquelle l'a publiquement exposé au soupçon de s'être comporté avec cruauté, & d'avoir abusé de son pouvoir. --- Que le Duc de Richmond occupant sa place au Parlement déclare, que son intention n'a jamais été de jeter aucunes insinuations mauvaises sur la conduite du Lord Rawdon, c'est la réparation que demande le Lord Rawdon. ---- Mais les termes dans les quels doit être conçue cette réparation, seront, comme la lettre le marque, dictés en entier par le Lord Rawdon.

ECRIT du Duc de Richmond rendu au Lord Rawdon, par le Lord Ligonier & le Général Comday, Vendredi vingt deux Fevrier.

„Le Lord Rawdon, dit, „qu'il ne „veut point admettre, que dans sa lettre il y ait des termes illicites, après „la liberté avec la quelle le Duc de „Richmond s'est permis d'attaquer son

honneur; --- mais comme le fait est que le Lord Rawdon à été malinformé, & que le Duc de Richmond n'a jamais rien dit qui puisse attaquer l'honneur du Lord Rawdon, ce qu'il à déclaré en presence du Lord Ligonier; --- il doit toujours persister à penser que quelques expressions de la lettre du Lord Rawdon sont illicites.

„Le Lord Rawdon dit, „qu'il ne se „plaint d'aucune parole en particulier,,; ainsi le Duc de Richmond ne peut se justifier d'aucune.

Mais le Lord Rawdon se plaint de toute la procédure en Général; - - cela étant, le Duc de Richmond nie d'avoir attaqué personnellement le Lord Rawdon, & c'est ce qu'il à pris une peine particuliere d'expliquer au commencement du débat; pour prouver ce qu'il avance, il à déjà désiré & reitère encore le desir qu'il à que l'on prenne à ce sujet les plus amples informations, au-

près du Chancelier, ou auprès de quelques autres Pairs qui étoient alors présents, scavoir, s'il est vray que sa conduite dans cette occasion ait eu le moindre rapport personnel au Lord Rawdon ! & si l'on trouve qu'il y ait eu quelque chose d'injurieux contre le Lord, comme ce n'étoit pas son intention, il le déclarera & les desavouera en parlement, lorsque le Lord Rawdon l'en priera en des termes qu'un homme d'honneur puisse admettre. --- Mais un moment de réflexion, fera voir au Lord Rawdon que le Duc de Richmond ne peut souffrir que quelqu'un lui dictât ce qu'il doit dire ; & que telles prétentions mettent le Duc dans l'impossibilité d'accorder la satisfaction qu'il est près de donner de son plein gré, si quelques Pairs disent impartialement, qu'il ait jamais eu l'intention d'offenser le Lord Rawdon.

DERNIER écrit envoyé par le
Lord Rawdon au Duc de Richmond le
vingt deux Février au soir.

Le Duc de Richmond oublie que le Lord Rawdon ne sollicite pas mais exige une satisfaction pour une injure grossière faite à sa réputation, soit que cette injure eut été faite dans l'intention d'offenser ou seulement par étourderie. Si de plus amples informations étoient nécessaires ; l'honneur & le mérite distingué du Chancelier, decideroient le Lord Rawdon à s'en raporter à son opinion : mais la délicatesse & les sentimens du Lord Rawdon peuvent seuls déterminer, si les procédés du Duc de Richmond peuvent attenter à sa réputation & ternir son Caractere, le Lord Rawdon à laissé au Duc la seule alternative que son honneur pouvoit en ce cas permettre.

Je joins ici la réparation que je veux avoir, & qui doit être prononcée

en plein Parlement par le Duc lui même seant en sa place ordinaire.

„J'ai appris que la proposition
„que j'ai faite, d'informer sur l'exécution d'Isaac Haynes, à été considérée
„comme voulant donner des soupçons
„sur l'Equité & l'humanité du Lord
„Rawdon. Je proteste solennellement
„que je n'ai pas eru que cela pût jetter
„les moindres insinuations defavorables sur la conduite de ce Lord; de
„même, que ce n'a jamais été mon intention de dire, aucunes choses qui
„auroient pu tendre à cet effet, depuis
„que je sçais que cette affaire peut-être
„mal interpretée, je declare que je suis
„très fâché de l'avoir agitée, & d'autant
„plus, que dans le tems que je l'ai
„fait, je n'étoit pas assez bien informé des circonstances qui l'accompagnoient.

Le Lord Rawdon ayant très sérieusement fait demander au Duc, une option sur l'alternative proposée dans sa première lettre, le Duc lui fit dire par le Général Conwey qu'il acquiesçoit à faire en Parlement la réparation qu'il exigeoit de lui.



MEMOIRES HISTORIQUES

DE

GUILLAUME PITT

COMTE DE CHATHAM.

Conservons la mémoire des grands hommes, & puisque les traits particuliers qui caractérisent leur génie & leurs talens éminents, ne peuvent pas toujours être liés à l'histoire de leur tems, Cherchons à nous instruire dans le tableau de leur vie privée. La gloire de ces hommes illustres que la nature ne produit que trop rarement, rejaillit sur celle des siècles dans les quels ils ont vécu, & ajoute à celle des Souverains qui les ont possédés. Fabricius n'augmenta-t-il pas autant que Cesar la gloire des romains ? Sully celle des françois sous Henry IV ? & j'ose le demander, le regne de Louis XIV. se-

roit-il cité de nos jours comme une espèce de merveille, sans les Colbert & les Turenne ? c'est ainsi que les annales Angloises, consacrent à l'immortalité le génie fécond & puissant de Monsieur Pitt.

Guillaume Pitt, le plus jeune des fils de Robert Pitt naquit dans le Comté de Cornouailles, le quinze Novembre mille sept cent & huit, il fut d'abord destiné pour les armes, mais ses talents supérieurs l'appellerent dans une carrière plus avantageuse à sa patrie, il entra dans le Parlement. En mille sept cent trente six il se distingua par l'éloquence avec laquelle il fit un discours sur le mariage du Prince de Galles, dont-il fut nommé en mille sept cent trente sept Gentilhomme de la Chambre. L'année suivante il s'opposa avec cette éloquence sublime qui lui étoit particulière, à la fameuse convention avec l'Espagne, il s'efforça de faire voir

quelle étoit deshonorante pour la grande Bretagne.

En mille sept cent quarante le ministère ayant taché de faire passer un Bill qui avoit pour prétexte l'encouragement & l'augmentation des matelots, & celle de l'équipement des flottes; quelqu'uns des plus distingués des Chefs du parti opposé, donnerent leurs opinions contre un tel Bill, qu'ils prétendirent être oppressif & contraire aux loix du Royaume. Monsieur Pitt étoit du nombre des opposants, & ayant exprimé, peut-être avec trop de Chaleur, son indignation, sur une action qui, selon lui, marquoit avec tant d'évidence, un pouvoir despotique, il s'attira de la part de Monsieur Horace Walpole, quelques sarcasmes piquants sur sa jeunesse, ayant en même tems observé que ce n'étoit ni par une pompeuse diction ny par une déclamation theatrale, que l'on pouvoit découvrir la verité.

Monsieur Pitt répondit à ces insinuations malignes, qu'il ne prétendoit par déterminer si l'on pouvoit justement reprocher sa jeunesse à un homme; mais qu'il pouvoit affirmer, que le misérable qui après avoir vu les conséquences d'une erreur souvent répétée, continue à la soutenir, & dont l'âge n'a servi qu'à endurcir en lui l'opiniâtreté & la stupidité, doit être un objet d'horreur, & ne mérite pas que sa tête blanchie par les années, le défende des mépris & des insultes dus à sa conduite.

Monsieur Pitt à toujours surpris par sa grande facilité à s'enoncer, & par le grand nombre de ses connoissances surtout en matiere politique. Son éloquence, dit le Docteur Smollet, „est comme le tonnerre, elle frappe „subitement & aneantit les ministres „de la corruption., Ses opérations Parlementaires furent si agréables à la célèbre Duchesse de Malborough, qu'à sa

mort elle lui lègue dix mille livres Sterling, pour la maniere noble (comme elle s'explique dans son testament) avec la quelle il defendit & soutint les loix du Royaume, & prévint par la, la ruine de sa patrie. Son habileté éminente & ses grandes vertus, furent si généralement reconnues, que le Baronnet Guillaume Pynsent lui laissa par son testament, un bien de trois mille livres Sterling de revenu. Générosité sublime! effet de l'enthousiasme senti, des grands talens : dont les exemples communs en Angleterre, deviennent tous les jours plus rares dans le reste de l'Europe. Là les talens reconnus, ne recoivent, que très rarement encore, des Eloges aussi froids que steriles ; mais au contraire sont très souvent la victime de l'envie & de la mechanceté. Tel est le malheur attaché à la littérature, la satire la plus grossière prend souvent la place d'une critique saine &

instruative. Ou critique rarement le livre mais la personne qui l'a faite; un ouvrage paroît, un mechant qui l'achete prend deja avant de l'ouvrir la résolution d'en critiquer l'auteur; alors malheur à lui si sa personne est contre-faite; si sa famille n'est pas illustre, toutes les anecdotes de sa vie vont être recherchées: la dispute littéraire devient personnelle, & dans la critique de l'auteur rien ne sera oublié que celle de son livre.

Ayant résigné sa charge auprès du Prince de Galles, Monsieur Pitt fut nommé en mille sept cent quarante six conjointement avec le Comte de Cholmondeley, vice Trésorier d'Irlande; & au mois de May suivant après la mort de Monsieur Vinnington, il occupa la place de Trésorier Général de l'armée office dans le quel, par son intégrité il réforma un grand nombre d'abus: & la même année il fut fait

Conseiller privé. Une place de secrétaire d'état venant, quelque tems après à être vacante par la retraite de Monsieur Fox, il l'occupa après s'être demis de celle de Tresorier. Les mécontentemens de la nation, qui commençoient à s'élever fortement à l'occasion de la perte de Minorque, firent croire au Roi que l'on attribuoit la faute, à l'administration de Monsieur Pitt, & il fut obligé de se retirer du ministere le neuf Avril mille sept cent cinquante sept. Cette revolution subite excita des murmures. La ville de Londres se hâta de donner des marques publiques de son estime pour Monsieur Pitt; & son exemple fut suivi de plusieurs corps respectables de la nation; ces honneurs publics decernés à un ministre disgracié, montrèrent bien l'injustice des soupçons que le Roi avoit sur son administration, & la confiance que la Nation en Général avoit en son habileté & en ses

talents. Differentes requêtes furent présentées au Roi pour le rétablissement du ministre, & S. M. écouta favorablement la voix de son peuple.

Monsieur Pitt au contentement public reprit sa place de Secrétaire d'état au département meridional, & qu'il à occupée jusqu'en mille sept cent soixante un; les heureux & brillants succès de l'Angleterre pendant le cours de son administration lui valurent les hommages & les respects de cette Nation; honneurs si flatteurs & qui ajouterent de nouveaux lauriers à sa gloire.

Au moment même ou les talents de Monsieur Pitt dans le ministere, avoient élevé la nation au plus haut point de gloire, & avoient rendu le nom Anglois célèbre & respectable dans les différentes parties du monde, il résigna son office de secrétaire d'état. Son opinion contre les intentions de l'Espagne, les quelles formoient alors le sujet impor-

tant des discussions politiques, occasionna sa retraite. Cet événement jeta la Nation dans la consternation ; le respect & l'admiration qu'elle avoit conçu pour Monsieur Pitt & pour la sagesse qui regnoit dans tous ses plans, lui fit croire qu'il ne seroit pas possible de le remplacer ; & la joye que montrerent de cet événement les ennemis de la grande Bretagne, vint encore à l'appuy de cette opinion & fit l'éloge du ministre. Ses grands & importants services ne restèrent cependant pas sans récompenses. Le Roi conféra à son Epouse le titre de Baronne de Chatham, réversible sur ses héritiers males ; il accorda de même à Monsieur Pitt une pension annuelle de trois mille livres Sterling. La ville de Londres en lui adressant ses remerciements pour ses services, lui témoigna qu'elle regardoit sa retraite comme une grande perte pour l'état.

Pendant le tems que Monsieur Pitt n'eut aucune part à l'administration, il se distingua toujours dans plusieurs débats importants. Dans la grande affaire de la revocation du Bill qui obligeoit l'Amerique de se servir de papier timbré, il fit décider l'affaire en faveur du peuple, & ce fut en reconnaissance de ce bienfait qu'on lui éleva une statue dans la Ville de Newyork.

En mille sept cent soixante cinq le Duc de Cumberland tacha de l'engager ainsi que le Lord temple, à rentrer au ministère, mais ce fut envain ; ils refusa & le Marquis de Rockingham fut placé dans ce département ; cependant Monsieur Pitt accepta l'office de Gardes des sceaux & fut crée Comte de Chatham.

Les Mèmbres de la Chambre des communes, vains de posséder parmi eux un aussi grand homme, ne le perdirent pas sans Regret. Quelques uns

d'entre eux condamnerent Monsieur Pitt d'avoir accepté le titre de Comte de Chatham. Ils prétendirent que les honneurs publics que la Nation lui avoit rendus, & les égards & les Respects de la Chambre pour ses talents, étoient le point le plus honorable ou un homme pouvoit s'élever. D'autres l'accuserent de s'être dégradé en acceptant une pension du Roi, regardant cette action comme deshonorante pour un tel homme, en temoignant trop d'intérêt personnel. Rien ne fut plus injuste que cette opinion, car ceux qui connurent Monsieur Pitt dans les différentes places qu'il occupa, & dans les quelles il à rendu de si éminents services, avoueront, qu'il à toujours montré le plus grand desintéressement dans sa conduite; & cela même en possédant les emplois les plus lucratifs, & que la pension qu'il eut fut aussi bien méritée qu'elle fut honorablement acceptée.

Le Comte de Chatam résigna les sceaux le deux Novembre mille sept cent soixante huit, mais il continua toujours à remplir avec le même zele sa place au Parlement. Quelques années après, la goutte l'empêcha de vaquer à ces devoirs si chers à sa grande âme; cependant malgré la maladie qui le retenoit chez lui, & quoiqu'il ne pouvoit se soutenir sans secours il se fit toujours porter au Parlement pour toutes les affaires importantes qui pouvoient influer sur le bonheur ou le malheur de la Nation. Comme ce fut dans une de ces circonstances que le Lord Chatham tomba dans l'état de foiblesse qui termina une vie si chere aux anglois, & que dailleurs la nature des affaires qui furent agitées dans la sceance de ce jour la rendit très importante, nous croyons devoir en donner un court detail.

La chambre haute ayant été informée le dix huit mars mille sept cent soixante & dix huit du traité d'amitié, passé entre la France & les colonies Angloises en Amerique, nomma une commission pour examiner l'état où se trouvoit alors la Nation. Sans entrer dans aucun detail particulier sur la maniere avec laquelle cette commission proceda, nous nous contenterons d'observer que le Duc de Richmond proposa de l'abolir le deux d'Avril suivant ; & de presenter une requête au Roi, pour conseiller à S. M. de retirer d'Amerique, ses troupes de terre & de mer ; & de lui faire observer que l'Angleterre n'étoit pas en état de soutenir en même tems une guerre contre la maison de Bourbon & contre les colonies, qu'il seroit plus propres aux circonstances presentes de les engager à être les amis de la grande Bretagne, si on perdoit l'espérance de les ramener

à l'obeissance. Cette proposition qui adoptoit l'idée d'accorder sans réserve l'indépendance aux colonies, irrita le Comte de Chatham qui tint à la chambre haute un discours à cette occasion. Après avoir remarqué combien il regrettoit que ses infirmités corporelles l'aient empêché si long tems de vacquer aux devoirs de son état, il déclara qu'il avoit fait un effort presque audessus de ses forces, pour venir au Parlement ce jour, & pour y temoigner l'indignation que lui inspiroit l'idée pusillanime de donner l'indépendance à l'Amerique, par la crainte d'une guerre avec la France. Qu'il se croiroit lui même coupable de la plus basse Trahison s'il consentoit jamais à y souscrire. Il parla avec force & enthousiasme de la gloire que la maison de Brunswick s'étoit acquise jusqu'à cet époque; & il demanda qui feroit l'homme assez téméraire pour proposer d'aliéner

quelques uns des domaines Royaux? de permettre à la France de demêbrer l'heritage qui devra appartenir aux Princes descendants de cette maison si Auguste & si chérie? de le souffrir avec pussilanimité? & dire laissons la maison de Bourbon prendre tout ce que nous avons & vivons dans une ignominieuse tranquillité; quelle abominable proposition, & quel vil & méprisable langage dans la bouche d'un Anglois!

Il ajouta qu'il y avoit encore, dans la nation, bien des ressources, (quoiqu'il ne les connut pas à present) & que sa force étoit encore capable de repousser la tempête qui paroissoit se former. Qu'il ne se sentoît plus ni la force ni l'habileté nécessaire pour pouvoir servir sa patrie, comme il le desireroit dans ces moments allarmants. Le Duc de Richmond en répondant au Comte de Chatham, lui demanda, s'il

croioit que les talens politiques d'un Chatham, pourroient procurer des succès sans un concours des heureuses circonstances nécessaires à cet effet? si l'on pouroit se flatter de faire des conquêtes sans armée, sans flotte, sans argent & sans credit? lorsque le Comte de Chatham, ajouta le Duc, fut appelé au ministère, la Nation étoit dans un état florissant; l'état des finances étoit dans la haute amélioration à laquelle l'habileté d'un Pelham les auroit pu élever; & les dettes nationales étoient de sept millions de moins, lors qu'il prit le timon des affaires, que lorsqu'il le quitta. Y a-t-il, continua toujours le Duc, quelques analogies de ces tems avec le présent? l'Amérique qui étoit alors pour nous est à présent contre. Notre commerce étoit étendu & profitable; nous en avons perdu de puis les plus considérables branches. Nos vaisseaux marchands sont

à présent faisais par ceux qui alors les employoient & les protégeoient, nous avons perdu depuis le commencement de la guerre contre l'Amerique la valeur de deux millions fix cent mille livres Sterling en vaisseaux.

Ces circonstances inconnues dans d'autres tems, demandent dans ceux cy de nouvelles mesures. Les plus grands des Princes, les etats les plus florissants ont été obligés de se soumettre aux tems & aux circonstances & c'est à présent le moment pour l'Angleterre de les imiter. En effet quelle est donc l'humiliation ? reconnoître l'indépendance des colonies & éviter une guerre avec la France. Or le mot d'indépendance qui paroît si revoltant ne l'est en effet que par l'idée qu'on y attache ; si l'on avoit pas prétendu de faire supporter des taxes à l'Amerique, lui donner des gouverneurs, entretenir des troupes dans le sein de ses Provinces,

ces colonies seroient restées fidelles par inclination & par intérêt, & les mots de dépendance & d'indépendance se seroient confondus. Dans l'état de détresse où se trouve à present la nation il n'est d'autres moyens de la sauver que ceux de conclure une paix aussi honorable qu'il sera possible de le faire.

Lorsque le Duc de Richmond étoit sur la fin de sa réplique, la grande âme du Comte de Chatham paroissoit être agitée par des reflexions profondes ; il voulut se lever pour opposer encore son sentiment à celui de son adversaire, mais l'agitation de son esprit l'avoit tant affoibli qu'il tomba dans une foiblesse convulsive qui fut les préludes de sa mort qui arriva le onze de May suivant dans sa maison de Hayes dans la Province de Kent.

La chambre haute fut très affectée de cet événement melancholique, passé

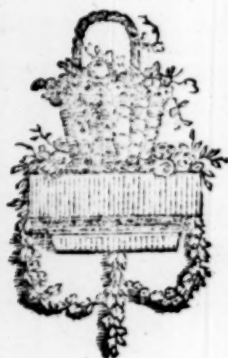
dans une occasion qui le rendoit encore plus remarquable; sa vive & persuasive éloquence jointe à sa situation touchante, fit prévaloir, d'une majorité de voix de cinquante à trente trois, son opinion sur celle du Duc de Richmond. On auroit peine à imaginer un concours de circonstances plus touchantes pour Chaque Anglois; voir ce grand homme qui dans des conjonctures les plus critiques, se presenta toujours pour être le sauveur de sa patrie, qu'il eleva pendant son administration au Zenith de la splendeur politique; se relever encore au declin de ses jours, pour l'assister de ses Conseils avec une énergie irresistible, & dans le moment si intéressant ou il rassembloit ses forces pour l'éclairer, mourir victime de ses glorieux efforts. Ainsi on peut dire, avec autant de raison que de justice, que cet homme à jamais mémorable, mourut comme il avoit vécu, en rendant service à sa patrie.

Il fut résolu dans les deux chambres, que le Comte de Chatham, en reconnaissance de ses éminents services, feroit enterré à l'Abbaye de Westminster, aux frais de la Nation, nonobstant la requête de la ville de Londres qui demandoit que son corps fut déposé dans l'église de St. Paul. Sur la représentation qui fut faite en Parlement que le Comte de Chatham n'avoit laissé aucune fortune à ses héritiers, il fut unanimement résolu que les héritiers de son nom jouiroient à perpétuité d'une pension de quatre mille livres Sterling, & que la Nation se chargeroit de payer la dette de deux mille livres Sterling qu'il avoit laissée en mourant.

Lorsque le Lord Pitt, fils aîné du feu Comte, au moment de partir pour Gibraltar, alla pour prendre congé de son père, rien n'est plus touchant que ce que lui dit cet homme vénérable,

„allez mon fils, ou vos services peuvent
„être utiles à votre patrie, fixez tou-
„jours votre attention sur les devoirs
„que l'honneur de la servir vous impo-
„se & ne perdez pas des instants si
„chers à pleurer un vieil homme qui
„bientôt ne sera plus.

La ville de Londres jalouse de té-
moigner sa reconnaissance au Comte de
Chatham, pour la protection qu'il avoit
toujours accordée au commerce, fit éle-
ver un monument à sa gloire dans
Guildhall.



ANECDOTES HISTORIQUES

D U

LORD TURLOW

GRAND CHANCELIER

D'ANGLETERRE.

Edward Thurlow est le fils aîné d'un ecclésiastique de Ashfield dans la province de Suffolk, place qui devient fameuse pour avoir produit un aussi grand personnage. Son pere quoique très relâché dans sa morale & très indifférent sur les opinions que peut porter le public, sur la conduite donna cependant beaucoup d'attention à l'éducation de ses enfans; il les éleva lui même & s'il ne leur inspira pas par son exemple beaucoup de respect pour la religion, il leurs apprit au moins tout ce qu'il avoit lui même appris, avec quelques études extraordi-

naires qu'il y joignit, ce furent la les dispositions qu'apporta à l'université de Cambridge, son fils aîné.

Sa jeunesse ne donna jamais l'espérance de le voir parvenir à quelques emplois un peu honorables. A une négligence totale dans ses études il joignoit une rudesse de caractère insupportable & la conduite la plus dissolue. Il se soucia toujours très peu de se mettre à même d'acquiescer les suffrages du public & il ne chercha jamais à les gagner au moins par des apparences. Il se jeta dans toutes les étourderies & dans tout le libertinage dont son âge alors pouvoit être susceptible: il étoit de toutes les disputes & extravagances nocturnes et il paroissoit plutôt desirer de passer pour un débauché que pour un homme studieux. On remarquoit cependant du génie en lui; mais ses débauches en étouffoient le germe. Ce fut par son esprit qu'il

put éviter les disgrâces que sa conduite ne pouvoit manquer de faire rejaillir sur lui. Après ses études finies il vint à Londres où il se livra pendant quelques tems à toute l'inconduite dont il étoit capable; ensuite il suivit la partie du barreau pour la quelle il avoit étudié à l'université de Cambridge; mais il y fut confondu dans la foule sans y être remarqué, jusqu'au tems où étant heureusement employé dans le fameux procès, dans le quel Monsieur Luke Robinson & le Comte de Winchelsea étoient parties, il montra dans cette affaire des talents qui le firent remarquer & qui commencèrent à lui faire un nom. Ses succès & sa réputation naissante lui proeurèrent d'autres affaires, mais il ne montra jamais autant d'habileté & n'eut jamais de si grands succès que dans le procès de Monsieur Douglass avec le Duc d'Hamilton. Depuis, ses talents pour la partie du Ba-

reau lui acquirent une si haute reputation qu'en mille sept cent soixante deux il fut nommé Conseiller du Roi ensuite solliciteur Général & en mille sept cent soixante dix huit Procureur Général. Il fut élu deux fois un des députés au parlement, pour Tumworth de la Province de Stafford, & il parut bientôt à la chambre des Communes avec toute la dignité d'un sénateur Anglois. le gouvernement trouva toujours en lui un grand support pendant le tems qu'il occupa une place distinguée dans le Barreau; & lorsqu'il s'en retira, le ministre perdit en lui un associé que les talents & l'éloquence égalisoient avec les plus zelés du parti du peuple.

Le deux juin mille sept cent soixante dix huit il fut élevé à la dignité de grand Chancelier d'Angleterre & crée Pair avec le titre de Lord Thurlow, Baron d'Ashfield, dans le Comté de Suffolk. La première chose que fit le

Lord Thurlow, après être entré dans les fonctions de cette éminente charge, lui fit beaucoup d'honneur. Les Chanceliers ses prédécesseurs en arrivant à cette dignité, réformoient ordinairement ceux qui occupoient des places qui dépendoient d'eux, pour y placer leurs protégés & leurs créatures, mais le nouveau Chancelier, ne suivit pas leurs exemples & laissa paisiblement dans leurs places ceux qui y étoient alors. Une autre marque de son équité, c'est qu'un homme ayant voulu obtenir une grace par l'intercession de sa maîtresse, il fut aussitôt exclus pour toujours ; voulant montrer par là que ce ne feroit jamais par cette voye que l'on parviendroit auprès de lui à obtenir des graces.

Il ne fut pas plutôt entré à la Chambre haute qu'exerçant le pouvoir que lui donnoit sa place d'orateur, il obligea ceux qui agitoient une affaire à ne

pas passer à d'autres avant que celle en question ne fut entièrement terminée. la supériorité que le Chancelier eut le talent de prendre dans Chaque occasion, contribua beaucoup à le faire regarder des Pairs, comme un homme ferme incapable de s'écarter de ses devoirs quelques soient les obstacles qu'il y puisse rencontrer, & qui en méprisant les cabales des puissants seroit inaccessible à la corruption de la flatterie.

L'ordre & la règle qu'il introduisit dans le Parlement, & la manière avec laquelle on y adopta les innovations qu'il y apporta, fit bien voir qu'il y conserveroit long tems l'autorité qu'il y avoit pris; comme il paroissoit être un de ceux qui possédoient les qualités nécessaires pour affermir & soutenir un parti, chacun se rangea de son côté & adopta ses opinions. Son autorité fut poussée à un si haut point, que lorsque l'on bouleversa toute l'ad-

ministration il fut résolu unanimement qu'on ne toucheroit en rien à la Chancellerie. Quand le nouveau ministere fut sur le point d'être formé, le Lord Thurlow avoit tellement la confiance des deux partis, que toutes les negociations à ce sujet lui furent communiquées; & à la grande surprise de tout le monde, il conserva sa place, dans le même tems qu'il agissoient contre les nouveaux ministres de l'élévation des quels il étoit cependant convenu comme forcé par les circonstances, mais il ne fut jamais uni avec eux.

Tout le monde à assez rendu justice au caractère du Lord Thurlow, en Général, mais étant examiné en detail il pourroit peut-être ne pas mériter les éloges extravagants que quelques uns lui ont prodigués; comme politique il paroît être plus hardi que profond, son ambition est d'immortaliser son nom

par une haute réputation, mais pour l'acquérir il lui manque des connoissances nécessaires à un homme de son état. Comme sénateur il s'est distingué, & élevé plutôt par le concours d'heureuses circonstances, que par ses qualités éminentes dont l'existence peut être sans partialité, mise en problème. Le succès de quelques unes de ses opérations politiques lui a fait un nom dans le public, avec une grande rapidité ; mais il est encore à sçavoir si l'on peut découvrir dans ses qualités si vantées, celles nécessaires à un bon législateur.

Il possède néanmoins cette vivacité dans le jugement, qualité si essentielle dans les débats, ainsi qu'une manière réfléchie d'obtenir de sang froid un ascendant sur l'imbécillité ; il a de même le talent de saisir avec hardiesse tous les avantages qu'il peut prendre, & celui de sçavoir se retirer avec honneur

quand il ne peut résister à la puissance qui lui est opposée. Si l'on considéré le Chancelier comme un homme de Loix ses connoissances ne sont par si étendues qu'il ny en ait beaucoup d'autres qui ne le surpassent ; & si elles furent le principe de son elevation c'est qu'elles furent accompagnées de beaucoup d'autres avantages. Il est singulier que le peuple Anglois à presque toujours été aveugle dans les jugements qu'il à porté sur les connoissances judiciaires & politiques ; il donne toujours une plus grande attention à la dernière qu'à la première ; le Lord Thurlow sçut profiter de cet avantage & negligea les loix pour la politique ; & une preuve qu'il possedoit bien la dernière, c'est qu'il à réussi ; mais tant qu'il ne sera pas grand Jurisconsulte, tant qu'il n'aura pas une connoissance profonde des loix, comme Chancelier, il sera toujours déplacé.

Le Lord Thurlow est fort impetueux & fort emporté, caractère qu'il a retenu de sa jeunesse, il fait beaucoup souffrir, par ses mauvais traitements ceux qui sont employés sous lui; & dans chaque occasion on a lieu de lui reprocher sa fierté & son mauvais naturel: ceux qui se resouviennent encore de l'humeur douce & de la politesse des Lords Harwick & Camden, sont perpétuellement à comparer leurs admirables Caractères avec celui de leur successeur, & le parallèle n'est pas à l'avantage de ce dernier.

Le Lord Thurlow est extrêmement intègre, il a montré dans bien des occasions une grande générosité, c'est ce qui a beaucoup contribué à lui faire obtenir dans l'esprit du public l'estime dont il jouit; il pourra peut-être un jour se trouver dans des circonstances heureuses dans les quelles

il pourra rendre des services à sa patrie ; & si telle est son intention l'autorité presqu' arbitraire, dont il jouit à la Chambre haute pourra bientôt lui en fournir l'occasion.



ANECDOTES HISTORIQUES

D U

GÉNÉRAL CONWAY.

Henry Seymour Conway est le second fils du feu Lord Conway & frere du Comte d'Hertford. En mille sept cent quarante un il fut élu membre du Parlement d'Irlande pour le Comté d'Antim, & ensuite de celui d'Angleterre pour Higham ferrer. Dans la même année il fut Capitaine des Gardes avec le rang de Lieutenant Colonel. En mille sept cent quarante six il fut Aide de camp du Duc de Cumberland & en mille sept cent quarante neuf Colonel du quarante huitième Regiment, ensuite Lieutenant Général en mille sept cent cinquante neuf. Il commanda en second l'armée Angloise sous le Marquis de Granby, pendant la guerre d'Hanovre

pendant la quelle il s'est distingué & s'est acquis la plus grande gloire; en mille sept cent soixante & douze il devint Général.

Sa conduite au Parlement lui ayant fait beaucoup d'ennemis à la cour, il perdit la place qu'il y occupoit, ainsi que son Regiment. Le Lord devonshire lui légua à sa mort cinq mille livres Sterling, comme un espèce de dédommagement des places qu'il avoit perduës; & comme une marque de l'estime qu'il avoit pour son intégrité & pour ses vertus. Il fut nommé en mille sept cent soixante cinq secretaire d'état pendant l'administration du Marquis de Rockingham & l'année suivante il soutint avec beaucoup d'honneur la revocation du Bill qui obligeoit les Americains à se servir de papier timbré, ce qui étoit alors la cause de tant de troubles dans les colonies; mais cette révocation y ramena, au moins pour un tems, la tranquillité passée.

Quelques tems avant que le Lord Townshend, fut nommé vice Roi d'Irlande, il lui succéda comme Lieutenant Général de l'artillerie, & resigna sa place de secrétaire d'état; & après avoir reçu le regiment des Gardes à cheval, il fut en mille sept cent soixante douze nommé Gouverneur de l'Isle de Jersey.

Il fut toujours porté pour soutenir l'Amerique & ses principes sur cet objet n'ont jamais varié; il ne laissa jamais échapper l'occasion de proposer des moyens de conciliation; & l'on peut presque assurer que le Général Conway est celui de tous les partisans des colonies, à qui elles sont le plus redevables de leur situation presente. Cette reconciliation entre les colonies & l'Angleterre qui fut si long tems désirée eut été effectuée en mille sept cent quatre vingt si le Bill qu'il proposa à cet effet au Parlement n'eut point été rejeté. Il est généralement reconnu

que ses intentions sont pures & n'ont pour motifs que le bien Général de sa patrie dont il semble craindre la décadence.

Après la perte de ses emplois en mille sept cent soixante quatre, Monsieur Valpole ecrit un traité pour justifier sa conduite. Cet ouvrage fut reçu du public avec beaucoup d'empressement; mais il est si rare à présent qu'on ne le retrouve plus que dans les bibliothèques des curieux. Sans entrer dans aucun détail de ce que cet écrit traite & qui nous meneroit hors des bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage, nous nous contenterons de rapporter ce que dit Monsieur Burke en plein Parlement au sujet de la révocation du Bill dont nous avons parlé plus haut.

„Je me rapelle, dit-il, encore avec „plaisir, la situation de cet homme célèbre (le Général Conway) qui sou-

„tint avec tant de fermeté la proposi-
„tion de révoquer le Bill concernant
„les colonies. Lorsque dans ces tems
„de crise, les intérêts & le commerce
„de cet empire attendoient sous ces
„portiques de retrouver dans vos réso-
„lutions leur ancienne splendeur & le re-
„tour de la lumière qui après de longues
„ténébres, devoit les éclairer & raffér-
„mir le bonheur national. Lorsqu’
„enfin vous vous déterminâtes en leur
„faveur, & que les portes s’ouvrant of-
„frirent aux yeux du public celui qu’il
„considéroit comme son libérateur.
„Le peuple se pressa autour de lui &
„le força à entendre les expressions &
„les transports de la reconnoissance qu’il
„venoit de mériter avec tant d’honneur.
„Il l’environnait avec cette joye pure
„& sensible qu’éprouvent des enfans
„au retour d’un bon pere; & celle
„qu’éprouvent des esclaves auprès de
„leur libérateur. Toute l’Angleterre

„ & l'Amerique se joignirent pour l'ap-
„ plaudir. Il ne parut point insensible
„ à la plus grande récompense qu'un
„ homme peut obtenir pour ses vertus,
„ l'amour & l'admiration de ses compa-
„ triotes. J'ignore ce qu'un autre au-
„ roit senti dans une pareille situation;
„ mais je sçais que je ne l'aurois pas
„ changée pour tout ce qu'un grand Roi
„ auroit pu m'offrir.

Tels étoient les éloges que l'on don-
noit en plein Parlement au Général
Conway, & que l'on redoubla encore à
l'occasion de la fermeté avec laquelle
il insista toujours pour une reconcilia-
tion avec l'Amerique; les mauvais suc-
ces de l'armée Britannique dans cette
partie du monde l'avoit persuadé que
cette guerre ne pouvoit être que
très ruineuse & les suites très allar-
mantes pour la Nation; & il re-
gardoit cette opinion d'autant mieux
fondée que les pertes depuis son com-

menacement étoient si considérables qu'il étoit assez naturel de penser qu'en la continuant l'Angleterre courroit à une perte totale & de la quelle elle ne pouroit pas facilement se relever.

Pénétré de cette pensée & voulant retirer sa nation de l'état de détresse où elle étoit plongée, le Général Conway fit un nouvel effort & proposa au Parlement dans la séance du vingt sept Fevrier mille sept cent quatre vingt deux de mettre fin à la guerre ; & ses efforts furent couronnés du plus brillant succès ; le Parlement alors composé de quatre cent cinquante quatre membres, vota & l'opinion du Général Conway prévalut. Depuis ce tems on le regarda dans toute la grande Bretagne & dans l'Amerique, comme le médiateur entre ces deux pays.

Sur la fin de mille sept cent quatre vingt deux les services qu'il avoit rendus furent récompensés par le rang de Général en Chef des armées Britanniques, au quel il fut élevé.



ANECDOTES HISTORIQUES

SUR LE

GÉNÉRAL ELLIOT.

George Auguste Elliot, le brave défenseur de Gibraltar; est fils de Sir Gilben Elliot de Stobbs dans Roxbury, province d'Ecosse. L'ancienne famille d'Elliot est composée de trois branches: la première Elliot de Stobbs, la seconde Elliot de Minto, la troisième Elliot de port Elliot dans le Cornouailles; & elle est originaire de Normandie. Leur ancetre Monsieur Elliot passa en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, & tenoit un rang distingué dans l'armée. Sir Gilben Elliot de Stobbs, eut neuf fils & deux filles. Le Général dont il est question dans ces mémoires, est le plus jeune & le seul vivant des fils. Son frere aîné a laissé son titre & ses biens à son fils Sir François Elliot à présent vivant.

G i j

George Auguste Elliot nacquit l'an mille sept cent dix huit, & reçu sa première éducation dans le sein de sa famille. On l'envoya ensuite à l'université de Leyde ou il fit des progrès rapides dans ses études; il s'appliqua surtout à bien parler les langues Allemandes & Françoises. Etant destiné à l'état militaire, il passa à la Fere en Picardie, & il étudia la partie du génie dans cette célèbre Ecole Royale.

Il apprit à la Fere avec une rapidité prodigieuse, l'architecture militaire & tout ce qui comprend le génie & la tactique, connoissances par les quelles il s'est toujours distingué depuis. Il termina ses études militaires par un voyage dans les différentes parties de l'Europe ou il pouvoit voir la pratique de la tactique qu'il n'avoit appris qu'en théorie. La Prusse étant la meilleur école pour ce qu'il désiroit de sçavoir il y entra pour quelque tems au service en qualité de volontaire.

Monsieur Elliot retourna en Ecosse dans sa dixseptième année & fut présenté par son pere à Monsieur Peers Lieutenant Colonel du vingt troisième Régiment alors en Garnison à Edimbourg, comme un jeune homme qui désiroit de porter les armes pour le service du Roi & de la patrie. il entra en conséquence dans le régiment en qualité de volontaire & y resta a peu près un an, tems ou il le quitta pour entrer dans le corps du génie à Woolwich, dans le quel il fit encore beaucoup de progrès ; son oncle le Colonel Elliot le tira de ce corps pour le placer comme son aide Major dans le second Régiment des Grenadiers à Cheval. Ce fut dans cette occasion qu'il déploya tous ses talents militaires ; il introduisit dans ce régiment cette nouvelle discipline & cette nouvelle tactique, qui l'a rendu un des meilleur Régiments de Cavallerie. Il fit avec ce corps l'avant dernière guerre

en allemagne & se trouva à plusieurs actions, entre autres à la bataille de Dettingen ou il fut blessé. Il resta dans ce régiment jusqu'en mille sept cent soixante neuf qu'il eut ordre de lever & de former le premier régiment des Chevaux-legers, que l'on appella de son nom. Aussitôt que ce corps fut formé il fut nommé pour commander la Cavalerie, en qualité de Brigadier Général; il passa ensuite avec l'armée en Allemagne ou il servit avec beaucoup d'honneur jusqu'au tems ou il fut rappelé pour aller servir & commander en second la fameuse expédition contre la Havanne.

Il paroissoit que le Général Elliot avoit toujours devant les yeux le brave Louis de Velasco qui se maintint dans son poste jusqu'à la dernière extrémité, & lorsque sa garnison tomboit à ses pieds, dans la dernière misere, il dédaignoit de se rendre. Il mourut

glorieusement & son dernier mouvement fut celui d'exercer son épée contre ses vainqueurs. Le Général Elliot passoit dans l'esprit même des ennemis pour un protecteur des droits de l'humanité, & avoit acquis leur estime particulièrement par l'ordre qu'il mettoit parmi les troupes qu'il commandoit & par l'exactitude avec laquelle il empêchoit le pillage & les autres désordres si communs en tems de guerre. Après la réduction de la Havanne, Plusieurs habitants qui avoient beaucoup souffert, par les desordres des Soldats Anglois, eurent recours à lui pour recouvrer ce qu'ils avoient perdus. Un François qui avoit des plus souffert vint le supplier, en mauvais Anglois, de vouloir lui faire rendre ce qu'on lui avoit pris. L'épouse de cet homme, femme d'un courage peu commun dans son sexe, étoit présente, & fâchéé que son mari fit une action si humiliante, lui dit en Fran-

gois, comment pouvez vous demander des graces à un homme qui vient pour vous depouiller? n'en esperez aucunes. Le mari cependant persistoit toujours dans sa supplique; sa femme, en courroux ajouta, allez; dans cette action je ne reconnois pas un François! le Général qui pendant ce tems étoit occupé à écrire se tourna du côté de cette femme, & lui dit, „Madame ne vous „échauffez pas ce que votre mari deman- „de lui sera accordé. „Ah! faut-il, dit cette femme, pour surcroix de malheur, que le barbare parle françois. Le Général Elliot fut si content du courage de cette femme qu non seulement, il leurs fit rendre ce qui leurs avoit été pris mais encore il chercha l'occasion de leurs rendre de plus essentiels services.

Tel à été, dans toutes les circonstances de sa vie, le caractère humain de ce Général; & quoiqu'il ne permit jamais à ses troupes, d'augmenter les

ravages de la guerre, par des pillages, il les foutint toujours dans tous leurs droits & fut constamment juste à leur égard. Il ne permit jamais que la place de quartier maitre puisse être vendue; outre qu'il considéroit cette place comme devant être la récompense de quelques vieux Soldats, il crut encore que ce feroit un obstacle pour pouvoir en déposer celui qui s'y conduiroit mal.

Après la paix son régiment passa en revue devant le Roi à Hydepark; & lorsque ce régiment présenta à sa Majesté les Drapeaux qu'il avoit pris sur les ennemis, le Roi demanda au Général Elliot quelle marque de faveur, il pouvoit donner à son régiment, qui égalât son mérite. Le Général, répondit, qu'il regarderoit comme le plus grand honneur & la plus grande récompense si sa Majesté vouloit lui donner le titre de Royal; & en conséquence il fut nommé le quinzième régiment

Royal Dragon. En même tems le Roi voulut par quelques bienfaits témoigner sa satisfaction au Général, mais il refusa cette faveur ne voulant, dit-il, d'autre récompense de ses services que l'honneur que lui faisoit sa Majesté de lui en témoigner sa satisfaction.

Pendant la paix il ne resta pas oisif; il trouva dans ses talents pour l'art militaire des ressources pour employer ses moments. En mille sept cent soixante quinze il fut nommé pour succéder au Général A'court, comme commandant en Chef des troupes Irlandoises; mais les abus qu'il y trouva le dégouterent de ce poste; & ne pouvant les abolir de sa propre autorité, il prit le parti de se retirer. Il fut rapellé de d'Irlande pour aller prendre le commandement de Gibraltar, & fut destiné par cet arrangement à être le défenseur de cette importante forteresse. La confiance que le Gouvernement lui mon-

troit en lui donnant ce poste à commander, étoit bien du à sa manière de vivre & à l'éducation militaire qu'il avoit reçue & dont il sçut tirer parti avec tant d'avantage pour la Nation. Il est peut-être le seul homme au monde qui à son âge peut vivre aussi sobrement. Sa sobriété est poussée à un tel point, qu'il ne vit exactement que de Légumes & ne fait jamais aucun usage du vin ni de Liqueurs spiritueuses. Il ne dort jamais plus de quatre heures de suite, de sorte qu'il se couche après & se leve avant tout le monde. Il s'est de tout tems si fort accoutumé à ce qu'on nomme mal aise, que ce qui est pénible & difficile pour les autres n'est pour lui qu'une manière aisée & journalière de vivre devenue agréable par l'habitude. On conçoit, qu'il n'étoit pas facile de surprendre un tel homme ni de le forcer à se rendre par famine, ses besoins étant aussi simples il trouvoit

toujours de quoi les contenter. Dans une place assiégée, tous les yeux sont sans cesse tournés sur celui qui commande, & sa manière de vivre est bientôt adoptée par la garnison qui en s'accoutumant à de continuels & violents exercices, & à une diète exacte, devient invincible. La bonne & sévère discipline que le Général Elliot introduisit parmi les troupes & la manière avec laquelle il les préparoit à se défendre annoncèrent son grand jugement & firent voir ses talents dans leur plus grand jour. Ses ordres étoient exécutés avec une telle promptitude qu'il auroit pu avec très peu de troupes conserver son poste contre une attaque quelque vigoureuse quelle eut put-être. Ce fut avec beaucoup de réflexions, qu'il ne détruisit jamais, par une attaque prématurée les ouvrages des ennemis, & surtout lorsque les ouvrages devoient leurs couter du tems de la

patience & de l'argent pour les achever. Il se contenta seulement d'observer leurs approches & de saisir avec adresse le moment favorable de les attaquer avec une forte de certitude du succès.

Il se fit toujours une règle de ménager l'ammunition & de ne la prodiguer qu'avec apparence de le faire avec profit & par nécessité, Jamais il ne se relâcha sur la discipline sévère qu'il faisoit observer même dans le tems ou les surprises de l'ennemi étoient comme impossibles. Il voulut que le service se fit dans tous les tems avec la plus rigoureuse exactitude, mais il ne hazarda jamais la vie de ses soldats dans des expéditions infructueuses ou pour faire de douteuses tentatives.

C'est ainsi que par une conduite sage & réfléchie, qu'il s'est maintenu dans son poste pendant trois ans, constamment investi par toutes les forces de l'Es-

pagne. Pendant le siège de Gibraltar tous les yeux de l'Europe furent fixés sur le Général Elliot & les talents qu'il montra dans la défense de cette place lui méritèrent les éloges de toutes les Nations ; ses vertus militaires, sa conduite sage dans toutes les occasions lui firent avoir une place distinguée dans les annales militaires du présent âge.

Le Général Elliot épousa la sœur de Sir François Drake & en eut un fils & une fille.



ANECDOTES HISTORIQUES

DE L'AMIRAL

L O R D H O W E.

Richard Howe, Vicomte Howe de Langar dans le Comté de Nottingham, n'aquit en mille sept cent vingt deux. Il est le second fils de Scrope, Vicomte Howe & de Lady Charlotte fille du Baron de Kilmanseck d'une maison d'Allemagne. La famille de Howe est depuis bien long tems une des plus distinguée du Comté de Somerset. La terre de Langar dans le Comté de Nottingham entra dans cette famille par le mariage de Jean Howe avec Arabelle, fille du Comte de Sunderland, dont le fils aîné, Sir Scrope fut crée Baron & Vicomte, & ce fut en l'année mille sept cent treize que le pere du présent Lord Howe lui succéda dans ces titres.

Le Lord Howe entra de bonne heure dans le service de la Marine. On ignore absolument quels ont été les services qu'il a rendus pendant le tems qu'il parcouru les premiers grades. Les annales maritimes d'Angleterre ont ce défaut particulièrement, c'est de ne jamais faire aucune mention des officiers d'un vaisseau, & lorsque ce n'est pas un du premier rang, celui qui la commandé n'est pas nommé dans la relation des affaires ou ce vaisseau s'est trouvé. C'est ainsi que très souvent, des jeunes officiers font de belles actions qui restent inconnues au moins pour ceux qui vivent après eux.

En mille sept cent quarante six le Lord Howe fut fait Capitaine & commanda le vaisseau le Triton & ensuite le Dauphin. Lorsque l'Angleterre, en mille sept cent cinquante cinq, s'aperçut qu'elle alloit avoir une guerre avec la France, l'Amiral Boscawen fut envoyé

avec une flotte d'observation, pour croiser le long des côtes de l'Amérique, le Lord Howe commandoit dans cette flotte le vaisseau le Dunkirk ; ce vaisseau avec un autre rencontrèrent deux vaisseaux François l'Alcyde & le Lys qui avoient été séparés de l'escadre de Monsieur Bois de la Motte, à la hauteur du banc de Terre-neuve. Les Anglois ayant exigé le salut des François, ces derniers le refuserent & ils en vinrent à une action pendant la quelle ces vaisseaux furent si proches les uns des autres, qu'un homme d'un des vaisseaux François ayant été tué lorsqu'il étoit sur un mat, tomba dans le Dunkirk. Les vaisseaux François furent pris ; ainsi le Lord Howe porta les premiers coups dans cette mémorable guerre, dans la quelle la marine Angloise acquit un nom qui fut long tems redoutable aux autres puissances maritimes de l'Europe. Il resta com-

H

mandant de ce vaisseau jusqu'à ce qu'il fut résolu qu'on feroit une attaque sur Rochefort, alors il passa sur le magnanime, vaisseau de soixante quatorze canons de la flotte aux ordres de l'Amiral Hawke. Le Lord Howe mena l'avant Garde contre le fort d'aix, petite Isle à l'embouchure de la charente, qu'il détruisit entièrement.

L'année suivante il fut choisi par le célèbre Pitt pour le commandement & la direction d'une seconde expédition sur les côtes de France. En conséquence il voila de Portsmouth en qualité de Commodore ou Chef d'escadre, avec une petite flotte composée d'un vaisseau de Ligne de sept fregates de quelques vaisseaux armés & de nombre de vaisseaux de transports sur les quels étoient les troupes destinées à cette expédition, & commandées par le Duc de Malborough. Lorsqu'il eut découvert le Cap de la Hogue, le Commodore di-

rigea sa course entre le continent &
 l'Isle d'Alderney. Ce canal est appelé
 le courant à cause de la rapidité de son
 torrent, & le Lord Howe fut le pré-
 mier Anglois qui hazarda de passer
 avec une flotte ce dangereux passage.
 Il alla delà devant St. Malo, & mit à
 l'ancre à trois lieues devant cette place.
 Mais il pensa que cette ville étoit trop
 forte pour pouvoir se flatter de réussir
 dans une attaque ; ainsi il se contenta de
 bruler dans la Baye quelques vaisseaux
 qui s'y trouverent. Il partit ensuite
 pour Cherbourg ou il se disposa à
 mettre à terre les troupes qu'il avoit avec
 lui, mais le mauvais tems ne lui permit
 pas de le faire alors. Il alla à St. Ho-
 lene & vers les premiers jours du mois
 d'aoust il revint à Cherbourg ou il de-
 barqua les troupes, après avoir pris une
 résolution définitive de détruire avec la
 plus grande promptitude tous les forts,
 ainsi que le port, ouvrages du

célèbre Vauban, & qui avoient coûté à la France des sommes immenses à construire. Après cette expédition, le Lord Howe retourna en Angleterre où il ne resta pas long tems; & revint vers St-Malo: mais il n'osa pas encore hazarder une attaque & se tourna du côté de St. Cas. Dans cette affaire les troupes Angloises au moment quelles se embarquoient furent presque toutes massacrées. Ce fut dans cette occasion que le Lord Howe donna des marques d'une bravoure peu commune; le feu continu des François empêchoit les chaloupes de la flotte d'aller à terre pour chercher & secourir leurs infortunés compatriotes, le Lord Howe alors fut le premier à se jeter dans une de ces chaloupes pour aller leurs porter du secours, & par cette action héroïque, engagea par son exemple les autres vaisseaux de la flotte à envoyer les mêmes secours.

En mille sept cent cinquante neuf il servit dans la flotte sous les ordres de l'Amiral Hawke, & contribua pour beaucoup à la gloire que les Anglois acquirent dans la Baye de Quibron; il obligea le vaisseau François le Héro à baisser son pavillon; mais la mer étoit si haute qu'il ne put envoyer personne pour prendre possession de ce vaisseau, qui se sauva à la faveur de la nuit.

L'année suivante le Lord Howe fut nommé gentil-homme de la chambre du Duc d'York; ensuite successivement Lord de l'amirauté & Trésorier Général de la Marine. En mille sept cent soixante seize, il fut élevé au rang de Lieutenant-Général des armées navales, & député au Parlement pour Darmouth. Au commencement de la guerre de l'Angleterre avec l'Amérique, il fut choisi pour commander la flotte qui devoit être envoyée dans cette pattie du monde. Dans le même tems que son

frere le Chevalier Guillaume Howe y commandoit l'armée.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans le détail des opinions qu'on a, dans le tems formé, sur la conduite de ces deux freres au commencement de la guerre d'Amérique. S'ils font ~~en~~ effet coupables des fautes que l'on leur reproche, il paroît qu'il faut moins les attribuer à leur incapacité qu'à la position singulière & critique dans la quelle ils se sont trouvés. Il n'a pas toujours été permis au Général Howe d'agir selon ses propres lumières; il étoit sans cesse lié par les ordres du Parlement qui devoient diriger ses opérations. Quoique, envoyer une armée contre un peuple que l'on veut gagner par la douceur, paroît contradictoire, il est cependant de fait que ce dernier parti étoit, dans les commencemens au moins celui que l'Angleterre vouloit

adopter; & il y a tout lieu de croire que si l'on eut suivi la marche ordinaire dans ces sortes de guerre, ou que si dans l'entrevue des commissaires Anglois & américains à Staten-Island, ces premiers eussent employé une manière plus franche & moins haute, la guerre se feroit terminée la même année à l'avantage de la grande Bretagne. Mais les succès réitérés de l'armée Angloise faisoient regarder comme certaine la soumission des colonies. Après l'affaire de Flattbuch les Americains eurent assurément été dans la plus grande détresse, si le Lord Howe eut envoyé entre Brocklin & Newyork quelques frégates pour couper au Général Wasinghton le passage de la rivière d'est. Mais la facilité avec laquelle le Général Howe chassoit devant lui & defaisoit des troupes qui portoient les armes pour la première fois, le faisoit (comme on peut le penser) desirer de leur

donner le moyen de se retirer pour avoir ensuite l'occasion de les vaincre encore. Une grande preuve de sa confiance dans la foiblesse des Américains, c'est la manière avec laquelle il fit la distribution des quartiers d'hyver pour l'armée: il la divisa en quantité de petits corps dispersés dans le Jersey, sans avoir eu la précaution d'entretenir une bonne communication entre chaque Brigade. mettant entre elles des distances qui les mettoient dans l'impossibilité, surtout en hyver, de pouvoir réciproquement se secourir à propos. Le Général Howe ne tarda pas à reconnoître sa faute & à prendre une autre idée des troupes contre lesquelles il combattoit. Après que l'armée Angloise eut pris possession des quartiers d'hyver qui lui avoient été donné; les Américains commencèrent le vingt cinq Décembre mille sept cent soixante seize par attaquer Trenton, & y firent pri-

sonniers trois régiments Hessois. Le Colonel de Rall qui les commandoit, prouva par sa conduite que la bravoure n'est pas la seule vertu nécessaire à un officier qui est chargé du commandement d'un poste. En adoptant les opinions du Général, Howe le Colonel de Rall croyoit que pour repousser les ennemis il ne falloit que se montrer. Confiant dans les braves régiments qu'il commandoit & qui tout nouvellement venoient d'acquiescer tant de gloire à la prise du fort de Knyphausen, il ne crut pas que la prudence fut nécessaire ; il ne désigna pas même aucune place d'alarme ni aucun poste particulier où les régiments devoient se rassembler en cas d'attaque ; aussi ne pouvoit-il résulter d'une pareille négligence qu'une confusion inévitable. Mais malgré cela ces trois régiments se formèrent le plus promptement qu'il fut possible & firent face à leur en-

nemis qui ne les vainquit qu'après en avoir essuyé un très grand feu ; & que parcequ'ils étoient quatre fois plus forts en nombre. L'abbé Rainal en rapportant cette affaire dans ses révolutions d'Amérique à souillé sa plume, toujours si éloquente, par la plus basse partialité, le plus grand des défauts dans un historien ; & par un manque de respect, toujours du à une nation & au souverain qui la gouverne.

Une autre faute que l'on reproche au Général Howe, c'est qu'après avoir seu positivement que le Général Bourgoine venoit du Canada, de n'être pas marché avec un corps, le long de la rivière du Nord pour aller le soutenir ; mais au contraire de faire embarquer l'armée & l'amener au travers du Maryland & de la Pensilvanie pour aller prendre Philadelphie. Après la prise de cette ville, le Lord Howe plaça une partie de sa flotte sur le Delavarre d'ou

il envoyoit des frégates pour croiser & intercepter la navigation des Américains.

L'amirauté reprocha au Lord Howe de n'avoir pas combattu la flotte Française, commandée par le Comte d'Estaing ; mais cette accusation n'étoit ni juste ni fondée. Sa conduite dans cette occasion fit honneur à sa nation, & il ne pouvoit en venir à un combat sans être presque sûr de succomber dans son entreprise.

Six vaisseaux de soixante quatre canons, trois de cinquante, deux de quarante & quelques frégates étoient toutes les forces que le Lord Howe avoit à opposer à douze grands vaisseaux de ligne & trois frégates. Malgré cette disproportion les Anglois confians dans le génie & les talens de leur amiral, vouloient combattre ; mille volontaires offrirent de suppléer aux matelots qui manquoient ; des Soldats peu

accoutumés au service de la marine, des officiers dont les blessures étoient encore fraîches & des maitres des vaisseaux marchands, sollicitèrent avec une égale ardeur de l'employ sur les vaisseaux de guerre. Ces efforts héroïques étoient une preuve que l'ancienne bravoure Angloise n'étoit pas encore éteinte. Le Lord Howe ne frustra pas entièrement leurs attentes; il fit dans sa flotte de si bonnes dispositions & des manœuvres si sçavantes, que quoiqu'il ne hazardât pas un combat, le Comte d'Estaing ne put lui faire aucuns dommages ni même rompre ses lignes. Le Parlement fut injuste dans sa décision sur cette affaire, en prétendant que deux fregates étoient assez fortes pour combattre un grand vaisseau de soixante quatorze canons. Le Ministre, aussi mécontent de la conduite du Lord Howe, le rapella; en conséquence de quoi il déclara, qu'il ne serviroit pas aussi

long-tems que le Lord Sandwich feroit à la tête de l'amirauté. Au changement du miniftre, on rendit enfin juftice à fa capacité & à fon habileté : il fut créé pair d'Angleterre fous le titre de Vicomte Howe de Langar, dans le Comté de Nottingham, & fait en même tems Amiral avec le commandement de la grande flotte destinée pour Gibraltar. La bravoure & les talents qu'il montra alors contre la flotte combinée de France & d'Espagne, ainfi que l'adrefse avec laquelle il protegea & fit entrer des fecours dans Gibraltar, ajouterent à fa gloire & font trop connus pour que nous ayons befoin d'en donner un détail plus circonftancié.



ANECDOTES HISTORIQUES

DU

LORD GEORGE

BRIDGES RODNEY.

La valeureuse conduite, les talents éminents & les vicissitudes de sa vie, ont rendu le Lord Rodney également célèbre.

Cet officier si renommé, entra de bonne heure dans le service de la marine; & après être passé par les grades ordinaires, fut fait Capitaine en mil le sept cent quarante deux, & deux ans après commanda un vaisseau de quarante canons, du quel il passa sur l'Aigle de soixante, ce fut avec ce dernier vaisseau qu'il contribua beaucoup à la victoire remportée le quatorze Octobre mille sept cent quarante sept par l'Amiral Hawke.

Quelque tems après qu'il fut nommé Gouverneur de Terre-neuve, il épousa la seconde fille de Charles Compton, alors envoyé extraordinaire en Portugal & père des Comtes de Northampton. Elle mourut quatre ans après son mariage, laissant un fils, membre du présent Parlemènt pour Northampton. Il fut fait Contre-Amiral, & au mois de Juillet mille sept cent cinquante neuf il fut envoyé avec une escadre pour bombarder le Havre de Grace, ou les François faisoient de grandes préparatifs pour faire une descente en Angleterre. Le trois du mois, cy dessus mentionné, il jetta l'ancre devant le Havre & envoya ses vaisseaux à bombes dans le canal étroit qui conduit à Harfleur; ces dispositions étant faites, il fit commencer le lendemain le matin le bombardement qui continua sans interruption pendant cinquante deux heures, & avec un tel effèt que différentes parties de

la ville brulerent, & que les magazins Royaux furent detruits par le feu, malgré les efforts d'une quantité de monde sans cesse employée pour l'éteindre. La consternation alors étoit si grande dans la ville que les habitans se retirèrent dans les campagnes.

L'Amiral Rodney après cette expédition revint en Angleterre; mais il ny resta que peu de tems & retourna reprendre son ancien poste devant le Havre ou il resta le reste de l'année & une partie de la suivante; il fut si heureux qu'il empêcha la descente que la France avoit projetée.

En mille sept cent soixante un, il fut nommé pour commander l'escadre destinée pour la réduction de la Martinique; & il partit pour cette expédition, le dix huit Octobre, de la baye de Spithhead. Pendant le passage il fut séparé de la flotte par un gros tems, & obligé de relacher à l'Isle de Bar-

badés; mais ayant bientôt été rejoint par son escadre & par les troupes arrivées de l'Amérique septentrionale & aux ordres du Général Monckton, il se rendit à la Martinique; & ses attaques ainsi que ses dispositions furent faites avec tant de capacité que l'Isle fut obligée de capituler le sept fevrier mille sept cent soixante deux, la nouvelle de cet heureux événement fut apportée en Angletèrre par le célèbre Américain, le Général Gates, alors au service Anglois & aide de camp du Général Monckton, qui le recommanda dans les termes les plus forts au Comte d'Egremont secretaire d'état.

Après la réduction de la Martinique il reduisit Ste. Lucie & quelques autres Isles françoises; mais à la paix de fontainebleau en mille sept cent soixante trois la plus part de ces conquêtes furent rendues.

Dans le Parlement qui fut convoqué à l'avènement de George III. à la couronne d'Angleterre, il y fut député comme membre pour Penzyn dans la province de Cornwallis; & en mille sept cent soixante huit il fut engagé dans une contestation qu'il y eut à l'occasion d'une élection à Northampton, qui fut la cause de sa ruine & de celle des principaux de ce parti. les intérêts de cette ville étoient divisés entre les Comtes d'Halifax, de Northampton & Spencer, qui demeuroient aux environs. Ces trois pairs ne pouvant réunir leurs opinions pour l'élection des députés, se divisèrent & proposèrent chacun un sujet; Sir George Osborne fut proposé par le Comte Halifax, Sir George Brydges Rodney, par le Comte de Northampton & Monsieur Howe par le Comte Spencer. Les deux premiers réunissoient pour eux les intérêts; & après avoir dépensé des som-

mes immenses & engagé la ville dans des troubles, ils furent élus. Aussitôt une requête aux fins de montrer l'injustice faite à Monsieur Howe, ayant été présentée à la chambre des communes, on y fit droit. Monsieur Howe fut élu & les deux Baronets furent obligés de tirer au sort celui des deux qui seroit le second député; le sort favorisa Sir George Brydges Rodney; mais cette affaire fut si dispendieuse quelle ruina totalement les Comtes Halifax & Northampton & quelle mit Sir George Rodney dans la nécessité de quitter l'Angleterre.

Au mois d'Octobre mille sept cent sept cent soixante dix il fut fait Vice Amiral & envoyé à la Jamaïque pour y commander; en mille sept cent soixante dix huit il fut élevé au rang d'Amiral; mais pendant qu'il s'élevoit ainsi au plus haut point des honneurs militaires, le nombre de ses créanciers deve-

noit si grand & leurs demandes si pressantes, qu'à son retour de la Jamaïque il ne crut pas prudent pour lui de rester dans sa patrie. Ils se retira en France mais les nouvelles dettes qu'il y contracta ne faisoient qu'augmenter la detresse de sa situation.

Pendant son dernier séjour à Paris sa pauvreté étoit telle qu'il ne sçavoit souvent ou aller diner. Monsieur de Sartine, qui connoissoit son habileté & son mérite crut ce tems propre pour le gagner, en conséquence il pria le Duc de Biron de lui offrir au nom du Roi, le commandement de la flotte françoise destinée pour les Indes Occidentales, avec une somme d'argent assez forte pour remettre ses affaires en bon état.

Le Duc de Biron croyant que la France ne pouvoit faire une meilleure acquisition, invita Sir George Rodney à venir passer un mois dans sa maison, & pendant ce tems il le fonda sur ce

fujet avec une grande délicatesse, mais voyant qu'il ne s'étoit pas fait assez intelligiblement comprendre, il lui déclara enfin ouvertement, que le Roi voulant faire des Indes Occidentales le theatre de la guerre présente, l'avoit chargé de lui faire des offres très avantageuses s'il vouloit quitter le service Anglois & prendre le commandement d'un escadre françoise. ---- Sir George Rodney après avoir entendu cette proposition avec beaucoup de sang froid, lui fit la réponse suivante: „Monsieur „le Duc, ma malheureuse situation, il „est vrai, ma obligé de me retirer du „sein de ma patrie, mais rien au monde ne fera capable de me faire quitter son service; je prendrois pour „une insulte si de vous même vous „m'eussiez faite une semblable proposition; --- mais je suis enchanté „d'apprendre quelle vient d'un endroit „ou l'on ne peut pas être injuste! „

le Duc de Biron fut si étonné des vertus de Sir George Rodney qu'il s'écria, -- c'est bien dommage qu'un aussi brave Officier soit perdu pour son pays: mille louis pouroient ils vous mettre à même de retourner en Angleterre pour continuer à lui rendre vos services ? sur ce que Sir George lui assura que cette somme lui suffiroit; le Duc aussitôt la lui fit remettre & le lendemain il partit pour retourner en Angleterre.

La variété des circonstances dans le tems, rendoit ses services de plus en plus nécessaires à la Nation. La malheureuse division qui suivit la mémorable affaire du vingt sept de Juillet mille sept cent soixante dix huit & quelques autres circonstances peut-être non moins importantes avoient obligé quelques uns des meilleurs Officiers de la marine à quitter le service. Ce fut dans cette situation critique que le gouvernement commença à faire attention

à l'absence de l'Amiral Rodney. Aussitôt après son arrivée on lui donna le commandement de la flotte destinée pour aller secourir Gibraltar. Il vint de la Baye de Spithead dans le mois de Decembre mille sept cent soixante dix neuf avec un escadre de dix huit vaisseaux de ligne, ayant sous son commandement les Amiraux Digby & Ross. Vingt deux vaisseaux de transport venant de St. Sebastien à Cadix ainsi que sept vaisseaux de guerre appartenans, à la compagnie de Carracas, tous pris par l'Amiral Rodney le huit de Janvier suivant, annoncerent à la Nation Angloise avec quelle capacité & quel bonheur il avoit commencé son expedition; & ces succès augmentèrent encore l'opinion qu'on s'étoit formée de ses talents, mais qui augmenta encore de beaucoup le seize du même mois par la victoire qu'il remporta à la hauteur du Cap de St. Vincent, sur un escadre de onze

vaisseaux de ligne commandés par Don Juan de Langara.

Après être resté jusqu'au quinze Février aux environs de Gibraltar il partit pour les Indes Occidentales avec quatre vaisseaux de lignes, laissant le reste de la flotte sous les ordres de l'Amiral Digby.

A son arrivée dans cette partie du monde, il fit tous ses efforts pour engager la flotte françoise commandée par Monsieur de Guichen, à une action, mais ce fut en vain il n'y eut en entre les deux flottes aucun engagement sérieux. La conduite de l'Amiral Rodney pendant ce tems lui acquit beaucoup de gloire & la lettre qu'écrivit au Lord George Germaine, le Général Vaughan, qui avoit été toujours sur le même vaisseau avec l'Amiral, augmenta sensiblement l'enthousiasme que la Nation avoit pris pour Sir George Rodney; le Parlement resolut unanimement

que l'on lui adresseroit des remerciements publics. Le ministere se joignant au public pour donner à l'Amiral Rodney des marques de sa reconnoissance, le fit nommer un des representans pour Westminster, & le Roi le créa Chevalier de l'ordre du Bain.

De concert avec le Général Vaughan, l'Amiral Rodney résolut de faire une attaque sur l'Isle de St. Vincent; & en effet il y débarqua des troupes le quinze Decembre mille sept cent quatre vingt, mais ayant trouvé une resistance trop forte il fut obligé de les faire rembarquer & d'abandonner cette entreprise.

Pendant la campagne de mille sept cent quatre vingt un, l'Amiral Rodney n'eut aucune occasion de faire rien d'eclatant; les deux flottes Françoise & Angloise, n'eurent ensemble aucun engagement. Il revint sur la fin de cette armée en Angleterre, mais il n'y

resta que très peu de tems & retourna à son ancienne station dans les Indes Occidentales.

Sans entrer dans aucun détail sur la mémorable bataille du douze d'Avril, dont toutes les Gazettes de l'Europe ont donné des particularités, nous nous contenterons de rapporter en entier la lettre que l'Amiral Rodney écrivit sur ce sujet à Monsieur Stephens en date du quatorze Avril mille sept cent quatre vingt deux à bord du Formidable.

„ Il a plu à Dieu & à sa divine providence, d'accorder aux armées navales de sa Majesté la victoire la plus complete sur la flotte des ennemis, commandée par le Comte de Grasse, qui est lui même fait prisonnier avec les vaisseaux de guerre, la ville de Paris, le Glorieux, le Cesar, l'Hector & l'Ardent, outre un autre qui coula à fonds pendant l'action & dont je ne sçais pas encore le nom. „

„ Cette victoire importante fut remportée le douze de ce mois, après une bataille qui dura avec un feu continuel, depuis sept heures du matin jusqu'à six heures & demie du soir, tems ou le soleil en se couchant mit fin à la fureur du combat. „

„ Les deux flottes ont extrêmement souffert; mais c'est avec la plus haute satisfaction que je puis assurer, que quoique les mats, les voiles, les cordages & les corps des vaisseaux de la flotte Angloise, soient fort endommagés, cependant la perte qu'elle a souffert en hommes peut-être considérée comme très petite en proportion de la longueur de la bataille, pendant laquelle les deux flottes sembloient avoir oublié leurs propre danger, & n'être animées que pour l'honneur de leurs Rois & de leurs patries. „

„ La conduite brave avec laquelle, les Officiers & les hommes de la flotte

que j'ai l'honneur de commander, ont combattu, doit à jamais les rendre chers à ceux qui aiment leur Roi & leur patrie. „

„ Je ne puis exprimer combien je suis redevable à la valeur de Sir Samuel Hood, celle de l'Amiral Drake & du Commodore Affleck, ce dernier montra une grande capacité en dirigeant la division du centre. „

„ Mon Capitaine Sir Charles Douglass, mérite mes remerciements ; sa diligence & sa grande activité me soulagea beaucoup dans les fatigues excessives de ce jour. En fin je n'ai point de mots assez forts pour exprimer, combien je suis sensible au mérite de tous les Capitaines, Officiers & de tous ceux qui ont eu une part dans la glorieuse victoire que la flotte a remportée. „

„ Les troupes de terre à bord de la flotte françoise étoient au nombre de cinq mille cinq cent. La destruction

entre elles à du être terrible, on fera en état d'en juger lorsque l'on aura que le seul vaisseau le formidable à tiré quatre vingt bordées, ce qui pouvoir faire à peu près trois mille six cent coups de canons.,,

„Le Lord Cranston, qui fit le service à bord du formidable, comme Capitaine, & au quel je suis fort redevable, aura l'honneur de vous remettre ces dépêches ; il est en état de pouvoir donner, au cas que l'on le desire, de plus grandes particularités sur la bataille. Que le Pavillon Anglois soit pour toujours florissant dans les différentes parties de l'univers, c'est le plus ardent souhait de celui qui à l'honneur d'être &c. „

Signé. G. B. Rodney.

L'Amiral Rodney revint en Angleterre, recevoir les marques de l'estime de sa patrie ainsi que les récompenses

& les honneurs si justement mérités. Au mois de May mille sept cent quatre vingt deux il fut crée Pair d'Angleterre sous le titre de Baron Rodney, de Rodney Stok dans le Comté de Sommerset.

La victoire glorieuse que l'Amiral Rodney remporta le douze Avril sur le Comte de Grasse, & qui sembla dédommager l'Angleterre, des pertes récentes qu'elle venoit de faire en Virginie, lui couta bien cher; & ces lauriers acquis avec tant d'honneur, furent arrosés du sang de près de trois mille hommes, tant de ceux tués pendant l'action ou qui moururent des blessures qu'ils y avoient reçu, que ceux qui périrent sur mer avec les vaisseaux conquis.

A peine la bataille étoit elle finie que le vaisseau François le Cesar prit feu & périt & avec lui près de quatre cens Anglois qui en avoient pris possession.

Sur la fin du mois d'Aoust ou fit partir des Indes Occidentales, les vaisseaux pris sur les François pour les envoyer en Angleterre ; mais la mer engloutit les nouveaux trophées, à la hauteur des Isles des Açores, avec tous ceux qui avoient si ardemment ambitionné de se montrer avec eux dans leur patrie, pour y être d'abord temoins de l'enthousiasme de leurs compatriotes à leur arrivée. Quelques vaisseaux Anglois qui les escortoient, subirent presque tous le même sort ; du nombre de ceux qui perirent étoit le Centaure de soixante quatorze canons, commandé par le Capitaine Englefield & qui échappa, comme miraculeusement au danger. La relation qu'il fait lui même de cet événement est trop intéressante pour ne pas nous engager à en donner une traduction. Cet événement est si extraordinaire qu'on auroit peine à le croire s'il n'étoit aussi récent & aussi authen-

tique. Mais ecoutons le Capitaine Englefield lui même dans la relation qu'il en donne datée de Fayol le treize Octobre mille sept cent quatre vingt deux & de la quelle nous donnons ici une traduction fans y rien changer.

„ Je volai de la Jamaïque sur le Centaure, & quoique le vaisseau faisoit alors assez d'eau pour occuper presque continuellement deux hommes à la pompe, cependant mon opinion étoit qu'il feroit en état de soutenir le passage jusqu'en Angleterre quelque pût être le tems. Le seize de Septembre vers le soir la tempête qui fut si fatale à notre flotte, commença. J'avois fait préparer mon vaisseau, comme c'est d'usage, à soutenir les gros tems, qu'ordinairement on éprouve à la hauteur ou nous étions; la grande voile étoit déjà pliée, le mât de

hune (a) étoit descendu & la vergue d'artimon (b) étoit amenée (*abaissée.*) Dans le tems ou je pris ces précautions le vent n'étoit pas très fort; mais vers minuit la tempête recommença avec fureur, & le vaisseau faisoit tant d'eau que je fus obligé d'employer aux pompes tous les bras de l'équipage. Les trous dont il étoit percé devenant toujours plus larges, je pensai qu'il seroit apropos d'aller devant la mer; il auroit été fort heureux peut-être que j'eusse suivi cette première idée, mais les ordres positifs que j'avois de ne pas quitter la flotte qu'à la dernière extrémité,

(a) *Le mât de hune.* On appelle hune une espèce de plateforme ronde posée en faillie autour du mât & celui qui est audessus de cette platte forme se nomme mat de hune.

(b) *Vergue d'Artimon.* C'est une pièce de bois, attachée par son milieu au mat de poupe & qui sert à porter une voile,

& l'espérance que le tems pourroit changer, me la fit rejeter. „

„ Environ à deux heures du matin le vent baissa & je me flattai que la tempête étoit finie. Quelque tems après il y eut beaucoup de tonnerre, des éclairs & une grande pluie, ensuite de quoy nous essayames des espèces de coups de vent, ce qui m'obligea à bouliner (c) la grande voile. cela étoit à peine fait qu'un coup de vent d'une violence si forte, que personne de l'équipage ne se ressouvenoit d'en avoir vu un pareil, jetta le vaisseau sur le côté. L'eau quittant le fond de cale reflua entre les ponts, & remplit d'eau tous les Hamacs (d) qui se trouvèrent sous

(c) *Bouliner une voile.* C'est la tourner pour prendre le vent.

(d) *Hamacs.* Lit suspendu à des cordages, dans les quels couchent les matelots.

le vent: il y avoit alors toute apparence que nous allions périr.

L'eau, dont la force augmentoit en proportion de la résistance que le vaisseau lui opposoit du côté où il penchoit, forçoit les Sabors. (e) J'ordonnai aussitôt de couper le grand mât & le mât de l'arrière, espérant que par cette opération le vaisseau se redresseroit & que je pourrais le maintenir en équilibre. Cela réussit il se redressa, mais avec

(e) *Sabors.* C'est le nom que l'on donne aux embrassures ou fenêtres pratiquées dans le bordage d'un vaisseau pour passer la volée d'un canon. Il y a sur un vaisseau de guerre autant de rangs de sabords qu'il y a de ponts. Leur distance dans chaque rang est d'environ sept pieds, & l'on observe de ne jamais les percer les uns audessus des autres, pour ne point affaiblir le bordage du vaisseau au même endroit.

une telle violence & avec un mouvement si précipité, que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté, que ceux qui pompoient purent rester à leur travail. Trois canons se détachèrent & ce ne fut qu'après bien du tems, & qu'après que quelques hommes s'estropièrent à cette opération qu'on vint about de les rendre fixes à leurs places. Chaque mouvement du vaisseau, portoit alors la destruction avec lui, soit par des boulets qui se détachotent & qui rouloient avec fracas, soit par d'autres débris du Tillac. Dix minutes, à peupres, après que les mats furent coupés, je fus informé que le gouvernail étoit entierement brisé; ainsi nous restâmes dans la plus grande détresse possible exposés aux vents & à la mer: la seule consolation qui nous restoit, étoit que les pompes jouoient bien & de manière à diminuer continuellement l'eau qui entroit par les trous dans le

vaisseau étoit percé; & que le matin du dix sept le tems changea, & devint tranquille. „

„A la pointe du jour, ou apperçut deux vaisseaux de ligne; l'un avoit perdu son mât de Misaine (f) & son beau-pré, (g) & autre son grand mât. L'opinion générale étoit que le premier devoit être le Canada & l'autre le Glorieux. Le Ramillies ainsi que quinze vaisseaux marchands n'avoient par été apperçut.

(f) *Mat de Misaine.* C'est le troisième mat d'un vaisseau du côté de la proue, ou de l'avant.

(g) *Mat de beau pré.* C'est un mat qui est couché sur l'espéron, à la proue des vaisseaux, sous un angle d'environ trente cinq degrés. Son pied est encastré sur le premier pont, au dessous du chateau d'avant, avec une grande boucle & deux Chevilles de fer qui sortent entre deux ponts.

„Apen près vers sept heures du matin on apperçut un autre vaisseau de ligne, qui fut bientôt reconnu pour être la ville de Paris, qui avoit encore tout ses mâts. „

„J'ordonnai aussitôt de faire le signal de détresse, faisant attacher l'enseigne de ce signal à un tronçon du mat de l'arriere (h) & ensuite tirer un coup d'un des canons de l'avant. „

„J'eus la satisfaction de voir la Ville de Paris, tourner de notre côté. Quelques vaisseaux marchands s'approchèrent aussi de nous, & ceux qui furent assez près pour nous parler nous offrirent leur assistance: mais m'assurant sur les secours des vaisseaux de Roi, je les remerciai les priant seulement qu'au cas qu'ils puissent joindre l'Amiral Graves, de l'informer de la

(h) *Mât d'arriere* c'est ainsi que l'on nomme le mât de poupe,

situation dans la quelle je me trouvois. Je ne doutois pas que la ville de Paris ne vint à nous, l'ayant vu tourner de notre côté, & comme ce vaisseau paroissoit n'avoir pas beaucoup souffert de la dernière tempête, j'en espérois du secours. Mais les vaisseaux marchands que j'avois chargé d'en approcher ne pouvant le faire à cause du vent, un d'eux se détacha & revint, pour m'offrir d'y aller seul, en conséquence je chargeai le maître de ce vaisseau de dire au Capitaine Wilkinson, que le Centaure avoit perdu son Gouvernail ainsi que tous ses mâts ; qu'il faisoit eau considérablement, & que je le priois de rester avec moi jusqu'à ce que le tems devienne plus favorable. Il fit cette commission, j'observai qu'ils parloit avec la ville de Paris ; mais comme ce vaisseau ne changea pas sa course, j'augurai qu'il étoit en aussi mauvais état que nous. Je fis jeter à la mer tous

les canons du Gaillard d'arrière (i) mais sans que cela parut faire l'effet que j'en avois attendu. Le soir nous perdîmes la Ville de Paris de vue. Le matin du dix huit je fus informé qu'il y avoit à fond de cale sept pieds d'eau au dessus de la contre quille; (l) & que les leviers des pompes seroient bientôt hors d'état de servir. Le tems étant plus modéré, deux grosses perches de sapin

(i) *Gaillard d'arrière.* On appelle Gaillards des étages ou des ponts situés aux deux extrémités d'un vaisseau, qui ne s'étendent point sur toute sa longueur, mais qui se terminent à une certaine distance de l'étrave & de l'étambot. Les Gaillards d'avant & d'arrière sont placés sur le pont le plus élevé.

(l) *Contre quille.* Grosse pièce de bois appuyée sur la quille d'un vaisseau pour la fortifier, & pour diminuer l'acculement des varanges de l'avant & de l'arrière.

furent préparées pour en faire un mâ
de fortune; (m) mais sur le soir la tem
pête recommença avec la plus grande
violence. Nous ne vîmes plus qu'un
vaisseau dématé qui étant dans la plus
mauvaise situation avoit donné le signal
de détresse. Nous le perdîmes tota
lement de vue le dix neuf; & des dé
bris que nous vîmes sur la mer, nous
fîrent croire qu'il avoit péri. A dix heu
res du soir le tems étoit plus modéré
& l'eau du fond étant un peu diminuée,
l'équipage reprit courage & les mate
lots s'efforcèrent de tirer un tonneau,
d'eau; mais ce ne fut qu'après y avoir
travaillé toute la nuit qu'ils y reussi-

(m) *Mat de fortune.* Mat de rechange mit
pour un tems en place d'un mat qui est
venu à bas par la tempête ou autrement,
en attendant qu'on puisse remater le vais
seau dans un port.

rent. Tous les canons furent jettés à la mer & on travailloit à une machine, qui devoit suppléer au gouvernail, & cela avec une telle promptitude, qu'au cas que le tems continuât à être favorable on eseroit de pouvoir en faire usage le lendemain & être par ce moyen en état de sauver le vaisseau sur quelques Isles des açores. Mais notre espérance fut trompée, l'eau augmenta à la quille. le charpentier m'informa que tout le cuire qui étoit a bord avoit été employé; & que les chaines des pompes, par le continuel frottement étoient presque hors d'état de servir.

„Comme il ne restoit plus d'autres moyen que de tirer l'eau du fond à force de bras, j'ordonnai que les écoutilles (n) du pont fussent coupés afin que

(n) *Ecoutilles.* Ouvertures quarrées & couvertes que l'on n'ouvre que pour faire desfendre des gros tonneaux ou ballots, dans l'intérieur d'un vaisseau.

l'on pût faire passer par ces ouvertures un plus grand nombre de feaux, mais ceux de cuir ne suffisant pas, tous les voiliers (o) furent employés à en faire avec de la toille à voile: & le faux pont (p) s'étant écroulé & étant tombé sur le côté gauche du vaisseau, j'ordonnai de jeter le maître cable à la mer. „

„Le vingt deux il n'arriva aucun changement à notre situation, non plus qu'au tems, qui continua toujours de même. „

„Le vingt trois à sept heures du matin j'appris que l'on appercevoit dans

(o) *Voiliers.* Matelots que l'on employé à coudre & à raccommoder les voiles,

(p) *Faux pont.* C'est un espèce de pont fait à fond de cale, pour la commodité & pour la conservation de la charge du vaisseau, ou bien pour loger des Soldats ou des matelots.

l'avant du vaisseau beaucoup plus d'eau que de coutume, je m'y transportai pour examiner & je fus convaincu que cela n'étoit que trop vrai; tout ce qui étoit au magasin de l'avant étoit déplacé & en mouvement; il ny avoit plus un seul tonneau entier. Je fus convaincu que le vaisseau avoit une nouvelle ouverture par la quelle il devoit entrer une grande quantité d'eau: j'étois à donner des ordres pour tacher de la trouver & chercher un moyen de la boucher, lorsque je m'apperçus que le vaisseau s'enfonçoit sur l'arriere & que le premier pont (q) étoit déjà dans l'eau. Le charpentier qui m'apprit en même tems que l'archipompe (r) étoit

(q) *Premier pont.* C'est celui qui est le plus près de l'eau & sur le quel on met les plus grosses pièces de canons.

(r) *Archipompe.* C'est une enceinte de planches qui forme un quarré à fond de cale pour recevoir les eaux.

tout à fait abimée par le frottement & le choc des débris qui rouloit à fond de cale ; & que les chaines des pompes étoient déplacées par la même raison & hors d'état de servir, je commençai alors à croire notre malheur certain. Le peuple du vaisseau, qui jusqu'à ce moment s'étoit flatté de pouvoir se sauver par la constance & le travail qui quoi que excessif, avoit été supporté sans apparence de crainte, voyant tous les efforts inutiles commença à se jeter dans le desespoir ; la plus grande partie d'eux jettoient des hauts cris & pleuroient comme des enfants.,,

À chaque moment l'eau augmentoit dans le vaisseau, à midy elle étoit parvenue jusqu'au faux pont. Le charpentier m'avertit alors que le vaisseau ne pouvoit pas se soutenir long tems sur l'eau ; & qu'il n'étoit plus possible de flatter les gens de les sauver ; il me proposa de construire, comme l'on

pouroit, de petites chaloupes pour y embarquer autant de monde qu'il feroit possible. Plusieurs paroissoient resignés à la mort, s'enveloppoient dans leurs Hamacs, & desiroient que leurs camarades les jettassent à la mer, d'autres se tenoient à des bois & à d'autres debris, mais en général il avoient tous mis leurs meilleurs habits & pris sur eux tout cequ'il avoient de plus beau.,

„Après midi le tems fut plus modéré; le charpentier travailloit aux petites chaloupes, quoique j'étois convaincu de l'initulité de cette ressource, cependant je ne voulu pas ouvrir mon sentiment; dans une pareille situation on s'attache aux moindres choses qui peuvent faire naitre l'espérance. On travailla donc à faire tout ce qui étoit nécessaire pour cet objet; le tillac fut déblayé; les trois chaloupes du vaisseau furent mises à la mer; on mit dans chacune un barril de biscuit & quelques

autres provisions qui pouvoient être nécessaires, deux hommes furent placés dans chacune pour empêcher les gens d'y entrer avant qu'on ait pris à cet égard des arrangements convenables. Pendant que l'on faisoit ces préparatifs, le vaisseau s'enfonçoit à vue d'œil, & les cables flottoient déjà sur le second pont. les gens avoient cessé de tirer l'eau & le vaisseau étoit abandonné à sa destinée.,,

.. Le vent redevint fort & les vagues étoient si hautes, qu'une des chaloupes se remplit d'eau & coula à fond. Le soir approchoit & le vaisseau paroissoit presque entièrement dans l'eau; on attendoit à le voir submerger de moments à autres; dans cette situation malheureuse, l'amour de la vie, qui jamais n'est si fort qu'aux approches de la mort s'empara des esprits, le désespoir & la crainte étoient peintes sur le visage d'un chacun, & l'impossibilité de

pouvoir se sauver , rendoit encore cette situation plus horrible. Il étoit très probable que le vaisseau en coulant à fond , entraineroit avec lui , au moins à une certaine distance , tous les bois & autres débris aux quels ces malheureux auroient pu s'attacher pour prolonger encore de quelques instans une vie dont la perte étoit regardée comme inévitable. „

„ Il étoit près de cinq heures , lorsque venant de ma chambre , je vis une quantité d'hommes regardant d'un air desespéré sur le côté du vaisseau. Inquiet de savoir ce que c'étoit , j'y regardai aussi , & je vis que plusieurs d'entre eux s'étoient emparés de la pinnasse (s) & que chacun tâchoit d'y entrer par force. je pensai d'abord à prendre

(s) *Pinnasse*. On appelle ainsi une des grandes chaloupes que les vaisseaux de guerre ont toujours à bord.

cette chaloupe pour moi avant qu'elle ne fut remplie. Il ne me restoit pas un moment pour délibérer. Rester sur le vaisseau & périr avec lui, ou saisir cette occasion qui étoit la seule pour échapper. Mais d'un autre côté, l'idée d'abandonner à leur mauvaise fortune un si grand nombre de braves gens qui avoient si bien servi dans toutes les occasions, étoit affreuse pour moi; qu'on se figure ici, s'il est possible, l'horreur de ma situation; mon coeur étoit rempli, des pensées les plus noires agitoient mon âme incertaine sur le parti à prendre; je ne sçavois à quoi me résoudre; un coup d'oeil jetté sur ces malheureux prêts à périr & pour les quels j'eusse donné ma vie, si ma vie eu pu les racheter de la mort, me jettoit dans des angoisses les plus fortes. Ce moment terrible ainsi que ce qu'il inspire, ne peut se décrire, & il n'appartient même qu'à celui qui s'est

trouvé dans une semblable situation, de pouvoir s'en former une juste idée. „

„Au milieu de ces indécisions cruelles, l'amour de la vie l'emporta ---- j'appellai Monsieur Rainy, le seul officier alors sur le tillac, & le priai de me suivre, nous descendîmes aussitôt dans la chaloupe, mais ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que nous pûmes nous débarasser du vaisseau; un nombre deux fois plus considérable que la chaloupe ne pouvoit contenir, se jetta à l'eau pour nous suivre. Monsieur Baylis, un jeune homme de quinze ans fut le seul que nous pûmes prendre. Nous tâchâmes de passer sous le vent du vaisseau, mais ce fut en vain. La mer étoit très haute & le seul moyen de ne pas périr fut de tourner la chaloupe devant le vent. „

„Ce fut alors que je vis que notre situation n'étoit pas beaucoup, meilleure que celle de ceux qui étoient restés

fur le vaisseau; & que ce que nous avions fais ne serviroit qu'à prolonger de quelques instants notre misérable existence. Nous étions au nombre de douze, dans une mauvaise chaloupe qui faisoit eau à deux ou trois endroits, en pleine mer sans boussole, sans cadran (t) sans voile, sans habits que les très légers que nous avions sur nous, pendant une tempête, & au milieu de hautes vagues qui menaçoient de nous engloutir à chaque instant! il étoit cinq heures du soir quand nous quittames le vaisseau & une demie heure après nous le perdimes entièrement de vue. Avant la nuit nous decouvrimmes une couverture dans la chaloupe; nous en fimes d'abord une voile, nous

(t) *Quadrant*. Instrument dont les Anglois se servent pour mesurer les hauteurs en mer.

voilames ainsi pendant toute la nuit, étant à chaque instant sur le point d'être submergés: ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que nous pouvions vuider notre chaloupe d'eau avant qu'une autre vague la remplisse de rechef; nous étions tous à moitié noyés & sans périr il n'est pas possible de souffrir davantage. Le matin le tems se calma & nous découvrimes par le soleil que le vent s'étoit tourné au Sud. Ayant survéçu au danger de cette première nuit, nous commencames à réfléchir & à penser à la manière de surmonter ceux que nous avions encore à courir.

„Quand nous quittames le vaisseau le vent étoit Nord-Ouest & fayal étoit à deux cens cinquante lieux Sud-Ouest. Si le vent eut continué ainsi cinq à six jours, il est très probable que courant sans cesse devant la mer nous serions abordés à quelques unes des Isles des Açores, le changement du vent renversa

entièrement notre espérance; car dans le cas où il se feroit augmenté, & courant toujours devant la mer, il nous auroit emporté du côté du Nord où nous serions infailliblement pèris.

„j'examinai ce que nous avions pour vivre, je trouvai que nous avions un petit barril de biscuit, deux jambons, deux grandes bouteilles d'eau & quelque peu d'eau de vie. le vent du Sud continua pendant huit à neuf jours, mais heureusement jamais très fort, de manière que nous pouvions opposer le côté de la chaloupe aux vagues, mais cette manœuvre nous exposoit à être terriblement mouillés & à essuyer un grand froid. Nous tenions une espèce de journal ou de compte, mais le soleil & les étoiles ayant été quelquefois cachés pour nous pendant vingt quatre heures, nous n'avions pas une bonne idée de notre navigation. Nous jugeames cependant que depuis la pre-

mière nuit ou le vent nous avoit conduit Sud-est; nous avions tenu une course apeu près Nord-Ouest, en conséquence nous espérâmes de voir bientôt l'Isle de Corvo. Mais nous fumes trompés dans notre attente, nous eumes peur alors que le vent du Sud ne nous eut jettés trop du côté du Nord. Nos prieres furent donc pour avoir un vent du Nord. Notre situation commençoit à devenir des plus affreuses, par là faim & par le froid que nous eprouvions; nous avions découvert que l'eau de la mer avoit gaté une partie de notre biscuit, & nous fumes dans la nécessité de retrancher la portion ordinaire. Alors un biscuit divisé en douze parties étoit notre déjeuner, & de même pour le diner; le col d'une bouteille cassée & fermée d'un bouchon, nous servoit de Gobelet, & le quel rempli d'eau étoit la portion d'un homme pour vingt quatre heures. Cette

distribution étoit faite sans aucune partialité ni distinction : mais nous serions pérés malgré cela, si nous n'eussions fait une provision d'eau de pluie; encore n'aurions nous pu en avoir si nous n'eussions trouvé dans un coin de la chaloupe une paire de draps, qui y avoit été mise par hazard. On les étendoit lorsqu'il pleuvoit & lorsqu'ils étoient mouillés on en exprimoit l'eau dans une espèce de seau qui nous servoit à jeter l'eau de la mer de hors de la chaloupe. Avec cette nourriture qui servoit plutôt à exciter l'appetit qu'à le contenter, nous commençames à nous affoiblir, & nos habits continuellement mouillés nous avoient ecorchés dans plusieurs parties du corps. „

„ Le troisième jour fut Calme, & après il s'éleva un vent frais, Nord-Ouest & qui devint si fort que nous faisons devant la mer à peu près cinq à six milles par heure, jusqu'à ce que

nous jugeames que nous ne pouvions pas être à plus de soixante lieues de Fayal du côté de L'ouest. Nous desirames alors que le vent nous poussât de ce côté. Il y avoit quinze jours que nous étions sur la chaloupe, & nous n'avions plus de biscuit que pour un jour, & une seule bouteille d'eau nous restoit de la dernière pluye. Nos souffrances étoient alors aussi grandes qu'il étoit permis à la force humaine de le supporter, mais nous fumes convaincus qu'un grand courage vaut mieux que la force du corps; car ce même jour, le plus robuste de nous périt de faim & de froid: ce jour auparavant il s'étoit plaint de foiblesse, d'un mal de Gorge, & de ne pouvoir avaler son morceau, & pendant la nuit il but de l'eau de la mer, après quoy il tomba dans le delire, & mourut sans jetter le moindre cri ny le moindre gémissément. Alors nous fu-

mes tous témoins de la maniere avec la quelle nous nous attendions à mourir dans quelques jours; ce qui nous consolait étoit de penser que mourir de faim n'étoit pas une mort si épouvantable que nous nous l'étions figurés; d'autres s'étoient déjà plaint de la Gorge. Quelques uns avoient bu de leurs urine; mais tous, excepté moi, avoient bu de l'eau de la mer.,

„jusqu'à ce jour j'étois parvenu à éloigner de l'esprit de mes camarades d'infortune, le chagrin & le désespoir, tous les soirs j'encourageois chacun à chanter ou à raconter une histoire au lieu de souper: mais ce soir il me fut impossible de les amener à ce point. La nuit fut Calme jusqu'à minuit qu'il s'éleva un vent frais, que nous jugeâmes par les vagues, devoir être Ouest, mais comme on ne voyoit aucune étoile nous attendîmes avec impatience le lever du soleil qui étoit toujours notre boussole.

„Le matin à la pointe du jour nous trouvâmes que le vent étoit comme nous l'avions désiré Sud-Ouest, nous tendîmes d'abord notre voile, courant devant la mer à peu près quatre milles par heure. Nous venions de manger à déjeuner le reste de notre biscuit, & boire le reste de notre eau de pluie, lorsque qu'un des hommes commença à crier qu'il voyoit terre au Sud-Ouest. Nous avions déjà été si souvent trompés par des brouillards que nous avions pris pour la terre, que je n'osai pas moi même le croire ny le persuader aux gens (qui étoient déjà dans la plus grande joye) de peur qu'ils ne ressentent avec trop d'amertume le chagrin de s'être trompés; lorsqu'enfin un deux commença à entrer dans les transports d'une joye qui approchoit presque de la folie, & dit qu'il n'avoit jamais vu la terre ferme si ce qu'il voyoit n'étoit pas terre.,,

„ Nous dirigeames aussitôt notre course de ce côté, le vent étoit frais & nous faisons a peu près cinq à six milles par heure: au bout de deux heures la terre étoit pleinement visible aux yeux d'un chacun, mais à une très grande distance; il ne paroissoit pas probable que nous pussions l'atteindre avant dix heures du soir. Ce qui est étonnant c'est que la terre étoit au moins à vingt lieues de nous lorsqu'elle fut découverte pour la première fois. „

„ L'horison se couvrit peu après de brouillards excepté à l'endroit ou nous avions vu la terre, & il devint si epais que nous ne pouvions pas voir plus qu'à deux à trois lieues. Mais comme nous sçavions que fayal étoit entre l'est & le Nord par raport à nous, nous dirigeames notre course de ce côté, mais si le brouillard ne s'étoit pas dissipé quelques heures après, nous nous

serions assurément égarés & allant trop à l'Est nous aurions manqués toutes les Isles. En approchant de la terre nous fumes toujours plus persuadés que ce ne pouvoit être que fayal. Nous en aurions été plus furs si nous eussions pu voir la montagne de l'Isle de Pico, mais des nuages épais la couvroient entièrement à nos yeux; & ce ne fut qu'après quelque tems que nous fumes satisfaits sur ce point; nous cotoyâmes l'Isle, mais nous ne rencontrâmes qu'un rivage escarpé rempli d'énormes rochers qui ne nous permettoient pas d'en approcher. Deux heurs entières furent employées à chercher un endroit pour débarquer mais sans aucun succès. Ce contre tems fut supporté avec impatience nous nous étions flattés qu'aussitôt que nous approcherions de l'Isle nous y pourrions débarquer & nous rafraichir; trompés dans leurs attente, quelques uns ce désespérèrent & éprouvoient

comme une espèce de rage; cependant il n'étoit pas possible d'approcher du rivage sans craindre de voir notre chaloupe se briser en mille pièces contre les Rochers; la patience étoit donc le seul parti à prendre; enfin nous découvrimus un canal de pêcheur qui nous conduisit à Fayal vers minuit; mais tels sont les réglemens de ce port que personne n'y entre sans avoir été visité; ainsi nous fumes encore obligés contre notre attente de coucher dans la chaloupe, les personnes qui étoient dans le Canot nous donnerent des rafraichissemens, quelques peu de pain, du vin & de l'eau fraîche. Le lendemain matin nous fumes visités par Monsieur Graham Consul Anglois, qui nous donna des grandes marques de son humanité, il nous fit des excuses de que la formalité Portugaise nous avoit empêchés d'entrer dans le port pendant la nuit. „

„ Il n'y eut jamais je crois, des personnes si dignes de pitié que nous l'étions alors. Des hommes les plus robustes du centaure étoient obligés d'être soutenus par d'autres, dans les rues de fayal. Monsieur Rainy & moi nous étions ceux qui étoient en meilleur santé; cependant il me fut impossible de marcher sans secours; & pendant l'espace de quelques jours, avec la meilleure nourriture, nous devenions plus malades au lieu de nous rétablir. „



ANECDOTES HISTORIQUES
DE L'AMIRAL
L O R D H O O D.

L'Amiral Hood est le fils aîné de Monsieur Hood Recteur de Thorncomb dans Devonshire. Un de ses freres nommé Alexandre Hood est Capitaine de Marine & Trésorier de l'hôpital de Greenwich; il s'est distingué dans plusieurs occasions, mais il quitta entièrement la marine au sujet de la dispute entre le Lord Keppel & Sir Hughes Palisser.

De tous les états dans les quels l'Amiral Hood auroit pu entrer il choisit celui de la marine & servit d'abord sous l'Amiral Schmith (le même qui fut President du Conseil de guerre qui condamna l'Amiral Binck.) Sa maniere de se conduire dans toutes les occa-

fions lui gagna l'estime de l'Amiral, & dès les premières années qu'il servit il fut chéri de tous ceux qui le connurent. Quoique jeune encore, ses lettres, par les quelles il donnoit une description des opérations de la flotte, étoient regardées comme des modèles des meilleurs écrits.

Au commencement de l'avant dernière guerre, cest-a-dire en mille sept cent cinquante six, il fut fait Capitaine de vaisseau; & trois ans après il commanda la frégate la Vestale, dans l'escadre de l'Amiral Holmes, qui voila de Portsmouth le treize Fevrier mille sept cent cinquante neuf. Quelque tems après être entré en mer son vaisseau fut détaché devant l'escadre à la distance de quatre à cinq milles, pour observer; il rencontra une frégate François, la Bellone, commandée par Monsieur le Comte de Beauharnois, qui venoit de la Martinique avec des dépêches pour la

France. Ces deux vaisseaux en vinrent à un combat fort sanglant qui dura quatre heures, la frégate Française succomba & fut prise; ayant perdu tous ses mâts, & ayant eu dans l'engagement quarante deux hommes de tués, de deux cens vingt qu'elle avoit à bord. Le vaisseau Anglois n'étoit pas en une meilleure condition; il avoit aussi perdu ses mâts, sa situation ainsi que celle de la prise eut été très dangereuse si le tems n'eut pas toujours été extrêmement beau. Le Capitaine Hood crut qu'il seroit imprudent de tenir la mer dans un pareil état, ainsi il retourna en Angleterre avec sa prise. Après son arrivée à Londres il fut présenté au Roi George II. par le Lord Anson & fut admis à baiser la main de sa Majesté. Il fut ensuite nommé Capitaine de l'Africa vaisseau de soixante quatre canons, avec le quel il fut tou-

jours en activité pendant le reste de la guerre.

Lorsque les colonies Angloises en Amérique firent soupçonner par leur conduite, qu'elles vouloient secouer le Joug Britannique, le Capitaine Hood fut envoyé dans le port de Boston pour y commander la marine qui s'y trouvoit alors. Les lettres qu'il écrivit de cette place au Ministre sont mémorables, & jettent bien du jour sur les commencemens de cette guerre si fameuse ; mais quoiqu'elles aient été imprimées en mille sept cent soixante huit, elles sont devenûes si rares qu'on ne les trouve plus que dans les bibliothèques des curieux.

Dans sa lettre dattée du port de Boston le deux Novembre mille sept cent soixante huit, il dit, „ les colonies paroissent toujours de plus en „ plus vouloir s'opposer avec force „ aux actes du Parlement le même es-

„prit règne dans tout le continent &
„il n'y a rien de plus probable qu'u-
„ne révolte générale.„

Cette lettre dont le tems à fait
voir la justesse étoit bien contraire à
une autre de même datte écrite par
le Général Gage, qui en rendant comp-
te de l'état ou se trouvoit alors la
Ville de Boston, dit, „tout est tran-
„quille dans cette place & chacun ne
„respire qu'après une union solide &
„pacifique avec la grande Bretagne.

Dans une autre lettre du Capitaine
Hood, dattée du vingt cinq Novem-
bre mille sept cent soixante huit, il
assure que les troubles recommencent à
Newyork & que le gouverneur Ber-
nard y à été brulé en effigie, de la
maniere la plus injurieuse & la plus
publique.

Dans une autre du douze Décem-
bre il dit, „le conseil s'est assemblé
„sans la participation du Gouverneur

„& sans qu'il y ait été appelé; les
„membres ont résolu d'envoyer en
„Angleterre le résultat de leur as-
„semblée. „

En mille sept cent soixante dix huit
le Capitaine Hood fut nommé Com-
missaire résident à Portsmouth; & la
même année il fut créé Baronnet, sous
le titre de Sir Samuel Hood Baron-
net de Catherington dans le Comté
de Southampton. En mille sept cent
quatre vingt il fut fait Amiral.

Il fut envoyé aux Indes occidenta-
les ou il commanda la flotte Angloise
jusqu'à l'arrivée du Lord Rodney; el-
le étoit composée de vingt deux vais-
seaux de ligne, ayant sous lui l'Amiral
Drake & le Commodore Affleck. La
conduite de l'Amiral Hood dans l'acti-
on qu'il y eut le vingt deux Janvier
mille sept cent quatre vingt deux en-
tre les flottes Angloise & Française
près de l'Isle de St. Christophe, lui

fit beaucoup d'honneur, quoiqu'il ny ait rien eu de décisif; la dernière étoit de vingt neuf vaisseaux de ligne & commandée par le Comte de Grasse.

Les services qu'il rendit à sa patrie dans les Indes Occidentales; feront à jamais mémorables & tiendront une place distinguée dans les annales maritimes de l'Angleterre, ce fut, en grande partie à sa bravoure & à son génie, que le Lord Rodney fut redevable de la gloire qu'il acquit dans la fameuse bataille du douze Avril; ses éminents services ne restèrent pas sans récompense; au mois de May mille sept cent quatre vingt deux, il fut créé pair d'Irlande sous le titre de Baron Hood de Catherington.

Après l'elevation du Lord Rodney à la chambre des pairs, on voulut que le Lord Hood lui succedât comme un représentant au Parlement, pour West-

minster, mais cette élection ayant souffert des difficultés les opinions étant partagées, il en résulta une contestation & son fils pour en éviter les suites fit oter le nom de son Pere de la liste des prétendants.



REMARQUES HISTORIQUES
SUR LE
DOCTEUR FRANCKLIN.

Cet homme célèbre, qui étoit cy-devant imprimeur à Philadelphie, peut-être regardé comme le premier & le plus brillant génie de l'Amérique; mais c'est au tems & au lieu de sa naissance à qui il est redévable de sa grande célébrité : si au lieu de naître à Boston il fut né à Londres dans le même rang, (*son pere étoit un Chandelier*) il ne se feroit probablement pas fait un nom dans le monde n'y comme Philosophe n'y comme grand politique; renfermé au sein d'une Ville aussi peuplée & aussi tumultueuse, son travail seroit devenu plus pénible, & ses dispositions pour l'étude des sciences, auroient été étouf-

fées par d'autres motifs d'intérêts ou d'ambition. Il se feroit distingué peut-être comme un grand artiste ; mais il n'eut jamais été ce Physicien célèbre qui expliqua les causes de l'aurore boréale & qui fit des découvertes si utiles sur l'électricité ; & ce qui est encore plus important il n'auroit pas été cet instrument qui démembra un grand empire & de ses parties demembrées en forma une nouvelle république.

Il est certain que le Docteur Francklin est un des principaux agent de cette révolution, & introduisit une nouvelle ere dans l'histoire du monde en contribuant à l'établissemens d'une puissance législative dans l'Amérique ; dans ce point de vue on peut le considerer comme un plus grand ennemi de l'Angleterre que ne le furent jamais Philippe II. & Louis XIV.

Son amour pour les sciences se fit remarquer de bonne heure; en mille sept cent vingt six, il étoit déjà connu par ses lettres sçavantes écrites à Sir Hans Sloane; tous les événements de sa vie sont remarquables, même jusqu'aux raisons qui l'obligèrent de quitter Boston pour aller s'établir à Philadelphie, ou en entrant dans une sphère plus étendue, il fut placé dans une situation plus favorable & plus analogue à son génie: il avoit cependant passé le milieu de sa carrière lorsqu'il se rendit célèbre dans l'art politique. Il se servit alors de l'influence qu'il avoit sur l'esprit du peuple, parmi lequel il vivoit, pour lui inculquer les vertus qui le faisoit remarquer, la frugalité, la tempérance & l'industrie, & il dirigea tous ses travaux à l'avancement des arts & des sciences & à l'intérêt de l'humanité. Il possédoit ces manières

affables & cette précision de pensée qui caractérisoit Jean de Wirt ; mais soit qu'il eut une adresse plus supérieure, ou qu'il se soit trouvé dans de plus heureuses circonstances, il ne tomba jamais dans la haine du peuple & n'en fut pas la victime comme ce zélé patriote.

N'entrant dans aucun système, on peut dire du Docteur Francklin qu'il est un Philosophe, sans suivre les principes de la philosophie, un politique, sans adopter le droit romain & un homme d'état, sans avoir jamais sollicité des graces ; possédant une grande diversité dans les talents sans avoir jamais varié sur ses opinions.

Tel est cet homme célèbre, qui à l'âge de soixante & dix ans étoit premièrement agent & ensuite devint

ministre plénipotentiaire des nouveaux Etats unis d'Amérique à la cour de France de tous les rangs chacun s'envia l'honneur de le voir & de le connoître ; on s'accoutuma à voir, au milieu des sujets d'un monarque absolu, un apôtre zélé de la liberté ; & ce nouveau membre du corps diplomatique fut comblé d'éloges & reçu les effets de l'enthousiasme. L'admiration publique cependant n'est pas toujours une preuve du mérite, l'homme le plus sage en est souvent privé lorsque ce sentiment est accordé à ceux qui en sont le moins digne. La négociation dont il étoit chargé à la cour de France demandoit de grandes talents ; & ses succès prouverent que pendant le cours de sa vie il avoit réussi dans la profonde étude qu'il fit du cœur de l'homme.



ANECDOTES HISTORIQUES
DE MONSIEUR ADAMS.

Monsieur Adams est un descendant d'une des premières familles qui formerent la colonie de Massachusets-bay; en mille six cent trente, il s'appliqua de bonne heure à connoître à fond les loix de son pays; il n'en exerça pas plutôt la pratique, que ses brillantes qualités, sa grande érudition & son exacte probité lui attirèrent l'attention, l'admiration & l'estime de ses compatriotes. Non content d'employer ses talents à défendre les droits des particuliers, il s'en servit encore dans une Sphere plus étendue & plus utile en général & donna une admirable dissertation sur le droit canon & sur les loix féodales; cet ouvrage qui ne respiroit que la liberté, fut lu d'abord avec ardeur par ceux qui étoient ennemis du pou-

voir arbitraire. Comme auteur, Monsieur Adams montra qu'il étoit porté par inclination & capable par ses talents de contribuer pour beaucoup, dans la formation de la nouvelle république. Un tel homme ne pouvoit que s'attirer l'attention du Gouverneur Bernard qui fit tout ce qu'il put pour l'attirer dans son parti; mais toute l'adresse qu'employa le gouverneur pour le séduire, comme il en avoit séduit tant d'autres, fut inutile, Monsieur Adams déclara au contraire qu'il refusoit des faveurs, qui quoiqu'offertes d'une manière fort flatteuse, pourroient en quelque façon le lier avec les ennemis des droits & des privilèges de son pays, & qui ne tendoient qu'à l'embarasser, (comme cela étoit arrivé à tant d'autres) dans les services, qu'il étoit de son devoir de rendre au public. La séduction & les offres flatteuses n'ayant pu le gagner, on employa les menaces & le pouvoir contre lui. Ces moyens ne firent que fortifier en

lui la noble résolution qu'il avoit prise. Cette conduite de Monsieur Adams le fit encore plus respecter de ses compatriotes & son influence sur leurs esprits commença dès ce moment à augmenter & fut une des principales causes qui alors embrasa des feux de la sédition, la nouvelle Angleterre & bientôt après tout le continent. Le Gouverneur ne tarda pas à donner à Monsieur Adams des marques de sa haine & lui refusa l'entrée au conseil; mais la Ville de Boston l'en dédommagea en l'envoyant à Philadelphie comme député au congrès, dans le quel il montra beaucoup d'activité, & fut un des principaux promoteurs de la fameuse résolution du congrès du quatre Juillet mille sept cent soixante seize, lorsque les colonies se déclarèrent elles mêmes, *états libres & indépendans.*

Ce grand coup une fois porté, Monsieur Adams vit l'inutilité d'une entre-

vue avec les commissaires Anglois; malgré son opposition, le congrès l'envoya avec le Docteur Francklin & Monsieur Rutledge, à Staten-Island; cette entrevue comme on l'avoit fort bien prévue fut sans effet.

Monsieur Adams après avoir été pendant quinze mois un des Commissaires généraux au département de la guerre, & avoir été un des rédacteurs des articles proposés à la France pour former un traité d'alliance & de commerce, fut envoyé à la cour de Versailles comme Ministre plénipotentiaire des Etats unis.

Après avoir continué pendant quelque tems de servir sa patrie dans ce porte de confiance il retourna en Amérique; ou il ne fut pas plutôt arrivé, que les Etats de Massachuset-bay le demandèrent pour leurs donner un système fixe de gouvernement & un code dans le quel feroient établis les droits

d'un chacun d'une manière claire, juste & fondamentale. Ce travail ne pouvoit que lui être fort agréable puis qu'il contribuoit au bonheur de ses concytoyens qui toujours fût le but de ses travaux.

Cette affaire importante étant terminée, il revint en Europe, chargé de pleins pouvoirs du congrés, pour assister à toutes les conférences qu'il pouront y avoir pour la paix, & pour négotier un emprunt d'argent pour les états unis; il fut ensuite nommé leur ministre plénipotentiaire aux états généraux des provinces unies. Cette grande confiance montre la haute estime dont il jouissoit; & la manière dont il y répondit fit voir quelle ne pouvoit être mieux placée.

Les affaires de la Hollande, au moment de son arrivée, n'étoient pas favorables à celle dont il étoit chargé. L'influence de la cour de St. James sur

une grande partie des députés, les intérêts & les fonds considérables que beaucoup avoient dans la banque & le commerce d'Angleterre, dont la puissance d'ailleurs étoit redoutée de toutes les Provinces. Ce furent là, les obstacles que Monsieur Adams rencontra dans sa mission, & qui l'obligèrent d'agir avec beaucoup de circonspection. Premièrement, inconnu, il ne s'appliqua d'abord qu'à examiner l'état des choses & à bien connoître le caractère de ceux qui avoient le plus de crédit. Cette connoissance, nécessaire dans la situation où il se trouvoit, étoit à peine acquise que la conduite de l'Ambassadeur Anglois lui fournit l'occasion de se montrer plus ouvertement. La manière hautaine & insultante avec laquelle la Nation Hollandoise étoit traitée, lui donna beaucoup d'avantage sur le Ministre Anglois à la Haye. il excitoit lui même, avec beaucoup de po-

litique & d'habileté, la hauteur & les mauvais procédés de son rival; mais les conséquences de cette conduite devinrent si dangereuses que Monsieur Adams fut obligé de s'éloigner de la Haye & d'aller résider à Amsterdam, pour se mettre sous la protection des Magistrats de cette Ville, dont il gagna bientôt l'estime par sa conduite prudente, comme simple particulier. La mauvaise politique de l'Angleterre le mit à même d'avancer de quelques pas, & le détermina à présenter aux Etats généraux son fameux mémoire datté du dix neuf Avril mille sept cent quatre vingt un, dans le quel il justifia l'acte d'indépendance du quatre Juillet mille sept cent soixante seize; & la résolution que les Etats unis avoient pris de la soutenir; il observa ensuite les intérêts que toutes les puissances de l'Europe, & particulièrement les Etats Généraux, avoient de la maintenir; de quel avan-

tage ne seroit pas un commerce sûr établi entre les deux nations; enfin il informoit qu'il étoit revêtu des pleins pouvoirs de la part du Congrès pour traiter avec les Provinces unies sur tout ce qui pouroit être à l'avantage des deux Nations.

La présentation de ce mémoire étoit une entreprise délicate; Monsieur Adams sentoît qu'il étoit seul pour répondre de ses conséquences; cependant après avoir mûrement délibéré & avoir examiné toutes choses il résolut de le présenter. On ne pouvoit attendre d'abord un effet entier & immédiat, dans une affaire de cette conséquence. Le premier objet étoit que la nation réfléchît mûrement sur ce mémoire; il étoit évident que tant plus elle y verroit les avantages qui résulteroient d'une alliance formée entre l'Amérique & la Hollande: lorsque les Etats généraux eurent pris le mémoire *ad referendum*

N i!

le premier point fut gagné; le peuple commença à penser & à raisonner sur cette affaire; plusieurs excellents écrits parurent & firent la plus forte impression; un papier périodique intitulé *le politique Hollandois*, attira en particulier l'attention de tout le monde à cause de la profondeur de sa politique & de la force de ses argumens. Enfin le tems arriva où cette grande affaire devoit se terminer: les Hollandois, en général voyant la nécessité de saisir l'occasion d'étendre leur commerce que les violences de l'Angleterre & l'esprit de commerce des autres nations tendoient à diminuer, demandèrent vivement l'alliance avec les Etats unis, comme un moyen de les indemniser des pertes qu'un Ennemi voisin leurs avoit fait essuyer & de celles qu'ils étoient menacés de faire avec une nation rivale & dangereuse par son voisinage.

Monsieur Adams faisoit avec empressement l'occasion que ces dispositions publiques lui offroit, & présenta un dernier mémoire, le neuf de Janvier mille sept cent quatre vingt deux; demandant une réponse définitive à celui qu'il avoit donné au mois d'Avril précédent. Toutes les Provinces mirent cette affaire en délibération & instruisirent leurs députés, aux Etats généraux pour qu'ils concourussent à ce que Monsieur Adams fut reçu en qualité de Ministre plénipotentiaire des Etats unis d'Amérique. L'affaire passa & il fut résolu de faire droit sur les mémoires; en conséquence Monsieur Adams fut reçu le vingt deux d'Avril avec les cérémonies ordinaires.

Cet événement est assurément le plus grand coup donné à l'orgueil de l'Angleterre pendant tout le cours de la guerre. Il confondit les partisans que les Anglois avoient en Hollande,

& prouva que Sir Joseph York n'étoit pas cet habile négociateur, des talents du quel on avoit eu auparavant une si haute opinion. Cela fournit l'occasion à un Ambassadeur d'un des plus grands Monarques d'Europe de Dire à Monsieur Adams: *vous avez frappé, Monsieur, le plus grand coup de toute l'Europe.*

Ce compliment a été suivi de beaucoup d'autres; celui qu'un sçavant Hollandois lui fit en vers latins est trop beau pour ne pas le rapporter ici. Ce fut en lui présentant un grand verre de Cristal sur le quel étoit gravé ces mots *aurea libertas*; qu'il lui dit.

*Aurea libertas! gaude! pars altera mundi
Vindice te tenuit subdere colla jugo.*

*Hæc tibi legatum quem consors belga recepit
Pectore sincero pocula plena fero.*

*Utra que gens nescit, mox suspicienda tyrannis,
Quæ libertati vincula sacra precor!*

Ceux qui ont eu l'occasion de connoître Monsieur Adams ont toujours remar-

qué qu'il regnoit sur sa physionomie un air de probité & de candeur que les actions de sa vie n'ont jamais démenti. Il sçait que l'art de négotier n'est pas l'art d'intriguer & de tromper; qu'il ne consiste pas à corrompre; à se jouer des sermens & à semer les allarmes & les divisions; qu'un négociateur habile peut parvenir à son but sans ces expédiens, qui sont la triste ressource des intriguans. Sans avoir recours à des manœuvres détournées & extraordinaires, il trouve dans la nature même des affaires qu'il négocie, des incidens propres à faire réussir tous ses projets.

F I N.



T A B L E.

Monsieur Charles Fox.	p. 3.
Le Comte de SHELBURNE.	p. 32.
Monsieur BURKE.	p. 40.
Le Duc de RICHMOND.	p. 43.
Le Lord THURLOW.	p. 80.
Le Général CONWAY.	p. 91.
Le Général ELLIOT.	p. 99.
L'Amiral HOWE.	p. 111.
Le Lord RODNEY.	p. 126.
Le Lord HOOD.	p. 175.
Le Docteur FRANCKLIN.	p. 182.
Monsieur ADAMS.	p. 188.

